

Ceci est MON CORPS

15^{ème}

Université
Chrétienne
d'Été de
Castanet

Actes 2023

Retour sur les conférences...



ucec-castanet.com

ACTES 2023



CONFÉRENCES

LA RÉSURRECTION DES CORPS



Frère Bernard

Moine jardinier, abbaye d'En Calcat

p **5**

FIN DE VIE : TOUS CONCERNÉS !



Rachel filippi-Pelzer

Médecin généraliste, référente en soins palliatifs

p **11**

PRENEZ CECI EST MON CORPS...



Martin Pochon

Jésuite

p **19**

LA CONVERSATION DES CORPS



Marie BINET

Conseillère conjugale et familiale

p **33**

LE CORPS DANS NOTRE CONTEMPORANÉITÉ



Christelle Guillin

Maître de conférence à l'ICT

p **41**

LE CORPS ECCLÉSIAL : BLESSURES ET RÉSILIENCE



Marie Monnet

Dominicaine, vice-rectrice de Domuni

p **45**

LA RÉSURRECTION, BONNE NOUVELLE POUR NOTRE CORPS

Frère Bernard

A u cœur du problème de notre foi chrétienne : la résurrection

Partons d'une réalité si signifiante pour nous chrétiens : la Résurrection est vraiment le centre de notre foi. Il faut aller beaucoup plus loin encore : elle est ce qui nous constitue comme chrétien et comme peuple de Dieu car c'est le Christ Ressuscité qui, par sa victoire sur la mort, a rassemblé tous ses disciples : les témoins oculaires, tous ceux qui ont cru à cause de leur témoignage, tous ceux qui ont rencontré dans leur vie ce Christ, toujours vivant. C'est véritablement la Résurrection du Christ qui nous a constitués communautés de frères autour du Christ Ressuscité. On ne peut dire assez l'importance de la Résurrection pour nous chrétiens. Nous n'existerions pas en tant que chrétiens si le Christ n'était pas ressuscité. Comme le dit Paul, « si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi » (1 Co 15, 17).

Or, il y a là justement un paradoxe qui avoisine la contradiction. Beaucoup de chrétiens, et je veux aussi parler des pratiquants dominicaux, ne parviennent pas à croire en cette résurrection du Christ ou, plus exactement, ils ont des difficultés à croire en la résurrection de la chair, comme le dit le Symbole des Apôtres. On peut ajouter que, même pour ceux qui y croient, la résurrection ne constitue pas une réalité fondamentale pour leur vie spirituelle ni pour leur agir dans la vie quotidienne. Il y a bien là une dichotomie entre la place centrale de la Résurrection dans le christianisme – n'oublions pas que toute la liturgie est orientée vers le mystère pascal et part de lui – et son absence dans notre vie de chrétiens.

Pour résoudre cette contradiction, beaucoup ont transformé la résurrection en une sorte de vie immortelle et se contentent donc de croire en l'immortalité de l'âme. Oui, nous autres chrétiens, nous acceptons de nous contenter de l'immortalité de l'âme car, finalement, c'est plus facile, c'est plus confortable pour, au moins, deux raisons.

La première, c'est que la résurrection est comprise comme quelque chose qui concerne notre vie après la mort. Il est donc normal que la résurrection n'impregne pas notre vie quotidienne ni notre vie intérieure : elle est devenue un concept relevant du domaine de la métaphysique, quelque chose de très abstrait, très déconnecté de notre vie aujourd'hui. Déplacer la réalité de la résurrection après la mort la rend plus facile à croire. Elle fonctionne comme une idée, une conviction, peut-être même comme une idéologie que Marx a reprochée aux chrétiens en appelant la religion « opium du peuple ». Et l'opium console en endormant la conscience et en favorisant l'apathie et le statisme. De quoi vais-je témoigner en tant que chrétien, en tant que disciple du Christ, si je n'ai à proposer avec Lui qu'une consolation après la mort et si aucune transformation n'est envisageable pour aujourd'hui ?

La deuxième raison qui fait de l'immortalité de l'âme une croyance bien plus acceptable et confortable que la foi en la résurrection, c'est que la question du corps est passée sous silence car il faut le dire avec insistance : la résurrection ne concerne que la réalité du corps. Ce n'est pas l'âme à qui est promise la résurrection car si elle est immortelle, elle n'a pas besoin de ressusciter puisqu'elle ne meurt pas. La résurrection ne concerne que ce qui est mort, c'est-à-dire notre réalité corporelle. C'est à notre corps qu'est promise la résurrection. L'enjeu est énorme et, en même temps, c'est ici que se manifeste avec le plus d'acuité la contradiction que j'ai relevée au début de mon propos : la résurrection de la chair, si j'en accepte la foi, vient contredire absolument l'expérience que je fais de la vie, de ma vie puisque je suis voué au vieillissement et à la mort. Je ne fais pas l'expérience de la résurrection de mon corps mais, au contraire, de sa dégradation progressive. On comprend alors le processus qui m'a fait déplacer ma foi en la résurrection en une vague immortalité de l'âme car j'évite ainsi une contradiction vraiment trop flagrante. Il est essentiel de partir de cette réalité de ma foi, de la foi de tout chrétien, de s'arrêter sur cette contradiction fondamentale et incontournable.

Pour pouvoir parler de la résurrection et tenter de sortir de cette contradiction, le réflexe méthodologique du chrétien doit être de revenir à la Bible : revenir et repartir de la Parole de Dieu mais en la confrontant avec les découvertes des sciences humaines dans un dialogue résolument fécond pour tout ce qui concerne la question de l'homme. La vérité doit se dégager de ce dialogue entre l'Écriture et les sciences humaines. Fonder la vérité sur la seule Écriture est problématique, non pas en raison du texte lui-même mais en raison de l'interprétation qu'on en fait, y compris ecclésialement. Car nos interprétations sont

forcément déterminées par notre cadre culturel et c'est justement cela que le dialogue avec les sciences humaines vient ajuster, corriger, transformer. En tant qu'hommes, nous reconnaissons le bien-fondé et le bienfait que constitue la recherche humaine proprement dite. D'une certaine manière, elle est aussi une parole de Dieu que nous avons à recevoir comme telle, dans le discernement de l'Esprit. Ce discernement de l'Esprit doit tout autant être convoqué dans notre interprétation de la Parole de Dieu. L'Université d'été de Castanet peut constituer un exemple significatif et déterminant pour la mise en place d'un véritable dialogue entre la Parole de Dieu, son interprétation dans la Tradition de l'Eglise et les sciences humaines. Ma parole, fortement centrée sur les Ecritures, s'inscrit donc dans l'ensemble des conférences proposées cette année autour d'un même sujet, regardé à partir de différents points de vue.

Lecture d'un texte tiré de saint Paul

Rm 6,3-11 : *Ne le savez-vous pas ? Nous tous qui par le baptême avons été unis au Christ Jésus, c'est à sa mort que nous avons été unis par le baptême. Si donc, par le baptême qui nous unit à sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, comme le Christ qui, par la toute-puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts. Car, si nous avons été unis à lui par une mort qui ressemble à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection qui ressemblera à la sienne. Nous le savons : l'homme ancien qui est en nous a été fixé à la croix avec lui pour que le corps du péché soit réduit à rien, et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. Car celui qui est mort est affranchi du péché. Et si nous sommes passés par la mort avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. Nous le savons en effet : ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Car lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; lui qui est vivant, c'est pour Dieu qu'il est vivant. De même, vous aussi, pensez que vous êtes morts au péché, mais vivants pour Dieu en Jésus Christ.*

Un texte biblique ne doit pas servir à illustrer un raisonnement, une argumentation. On ne peut accepter de le réduire au rôle de simple illustration d'une pensée élaborée en dehors de lui. Au contraire, il faut adopter le mouvement inverse en partant réellement du texte biblique et en le laissant transformer notre pensée à la manière d'un disciple qui décide librement de suivre un maître. Cela ne se fait pas naturellement, il faut une décision consciente qui permette vraiment d'entrer dans le mouvement même du texte. Or, pour entrer dans le mouvement de la pensée biblique, il faut éviter un écueil : isoler un verset et le poser comme un absolu. A partir d'un verset isolé, il n'est jamais vraiment possible de suivre la dynamique d'un texte biblique. En fait, c'est la Parole de Dieu qui doit me lire et pas moi qui dois la lire. Pensons à l'analogie que représente la communion eucharistique : c'est bien moi qui mange le corps du Christ mais c'est pourtant celui-ci qui me transforme. Le risque que je fais courir à la Parole de Dieu ou au corps du Christ, c'est de les transformer en moi au lieu de les laisser opérer leur travail de transformation dans la totalité de mon être d'homme. Ceci représente une vérité essentielle pour envisager la résurrection et le travail de transformation qu'elle opère en moi, en tout mon être d'homme. Me laisser transformer par la Parole de Dieu que je lis revient à laisser Dieu agir en moi.

Tout l'enjeu de la résurrection, de notre foi chrétienne en la résurrection, tient en ceci : ou bien c'est une idée, un concept, qui concerne notre vie après la mort et dont on ne voit pas bien ce que l'on peut en faire dans notre vie chrétienne et notre vie simplement quotidienne ou bien c'est une puissance capable de transformer la vie d'un homme - ma vie à moi - parce que c'est une puissance qui nous vient directement de Dieu. Comment en parle saint Paul ? Citation de Rm 6, 3-4 : « Ignorez-vous que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions, nous aussi, dans une vie nouvelle ? » Que cherche à nous dire saint Paul sur ce qu'implique pour nous la foi en la résurrection du Christ ? Tout d'abord, la résurrection est liée au baptême. Par le baptême, nous participons à la mort et à la résurrection du Christ. Nous n'y participons pas comme nous pouvons participer à un spectacle : nous y participons au sens étymologique du terme : nous y prenons part. Le Christ revit en nous, en chacun des baptisés, sa mort et sa résurrection. Par le baptême, la vie du Christ devient ma propre vie et ma vie devient la sienne.

Deux choses essentielles sont à retenir : le baptême, en tant que participation personnelle du baptisé à la vie du Christ, n'est pas une idée, une théorie, c'est une réalité qui me transforme dans les fondements de ma vie d'homme. Et, deuxième point essentiel, cela ne concerne pas ma vie après la mort, mais ma vie terrestre, ma vie aujourd'hui. Le but du baptême est de me donner de vivre maintenant une vie nouvelle, comme le dit Paul. Et cette vie nouvelle, c'est la résurrection, c'est la puissance de vie qui est dans le Christ et qu'il dépose en moi à la manière de la graine devenant une plante, à la manière du gland contenant en lui l'immensité et la puissance du chêne. Tout ce que l'on affirme du baptême et de ce qu'il produit en l'homme, de ce qu'il transforme en lui, on peut le dire de la même manière de la résurrection. Il s'agit d'une seule et même chose. Être baptisé, c'est commencer à être transformé par la puissance de la résurrection du Christ.

Et saint Paul continue en affirmant avec force cette réalité inouïe : nous sommes devenus un seul et même être avec le Christ. (Rm 6, 5) Voilà ce qu'a opéré le baptême en nous : une mort semblable à la sienne, une résurrection semblable à la sienne. Le processus du péché, cette puissance qui nous coupe des autres, qui nous emprisonne en nous-mêmes et nous prive de la relation, est vaincu, est comme englouti en Christ. Bien sûr, cela ne signifie pas que nous ne pécherons plus et que le péché ne nous atteindra plus mais il n'aura plus le dernier mot dans notre vie et sa victoire ne sera jamais que provisoire. A fortiori, ce que nous disons du péché est encore plus vrai de la mort car à quoi cela servirait-il que le Christ ait vaincu le péché s'il n'avait aussi vaincu la mort ? « Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, que la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui. (Rm 6, 9) Par la victoire du Christ, nous sommes morts à ce qui nous a fait mourir et nous sommes vivants à Dieu. En Christ, la vie est devenue notre orientation fondamentale, même si le péché semble remporter encore la victoire ou des victoires sur nous. Dans la réalité profonde, il n'en est plus ainsi. Toutefois, nier la réalité toujours actuelle du péché dans notre vie serait une grave illusion car la résurrection agit en nous comme une graine plantée en terre à qui il faut du temps pour se développer. L'agir de Dieu en nous respecte très profondément notre condition terrestre qui est une vie dans le temps, une vie toujours en devenir. Ce qui est définitif – la victoire du Christ sur le péché et la mort – est entré dans le processus de notre devenir historique, de notre condition temporelle. Il nous faut tenir ensemble ces deux vérités apparemment paradoxales : le définitif du Christ, ce qui nous est acquis définitivement par Lui, se mélange à notre condition humaine qui est encore en devenir.

Repartons de la contradiction que nous avons mise en lumière au début : la résurrection nous apparaît alors comme une contestation radicale de ce qu'est notre vie dans son apparence même. Pour cela, elle ne doit pas rester une idée, ou une conception reléguée après la mort. Si elle n'est qu'une idée ou qu'une conception, elle ne produira rien, ne transformera rien. Imaginez qu'une graine soit seulement une idée : je peux toujours essayer de la planter dans mon potager mais en même temps je ne crois pas qu'il en sortira un plant de tomates ou un pied d'aubergine. A quoi bon planter alors ? Tant que ma foi en la résurrection ressemble avant tout à une idée, une idée qui ne peut rien transformer de ma vie d'aujourd'hui, il ne se passera rien. Le problème, ce n'est pas qu'elle soit une idée mais qu'elle soit une idée complètement déconnectée de mon réel, de ma vie. Saint Paul en parle comme d'une démonstration de puissance, une puissance qui transforme un homme en partant du plus profond de son être. Or, le plus profond de l'être d'un homme ne se localise pas dans ce qui serait seulement le plus intérieur en lui. Cette réalité très intime a pour vocation, en quelque sorte, à se diffuser dans mon être tout entier, à assumer la totalité de ma condition humaine, depuis ma réalité corporelle jusqu'à l'ensemble de mon histoire, tout ce qui me constitue, tout ce qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

La nature procède de la même manière : elle recycle tout, transforme tout. Rien de ce que produit la nature ne restera tel quel, tout est transformé pour que tout serve la cause du bien commun. Une chose qui meurt dans la nature sert à la vie des autres êtres vivants. La mort est un acte relationnel et si la mort est un acte relationnel, c'est parce que toute la vie créée par Dieu est relationnelle. Tout est en relation avec tout. La résurrection fonctionne comme le miracle de la vie dans tous les cycles naturels : tout est orienté vers la vie, pour que la vie puisse toujours éclore. Et ce miracle est allé jusqu'à faire de la mort, de tout ce qui est mort, la condition même de la possibilité de la vie. C'est cela qui nous est promis, mais aussi déjà donné dans la résurrection, dans la foi en la résurrection. La résurrection n'est pas autre chose que le miracle de la vie, tel qu'il se manifeste dans toute la création. Dans la nature, la vie triomphe toujours. Un arbre qui meurt n'est pas autre chose que ce qui va donner l'humus nécessaire pour que la vie puisse sortir de terre à nouveau. Et cette loi du miracle de la vie est inscrite dans notre corps qui a reçu, en Christ, la promesse de la résurrection.



Oui, la résurrection est en vérité une Bonne Nouvelle pour notre corps

Oui, c'est le corps seul qui a reçu la promesse de la résurrection, c'est par lui que la puissance de la résurrection commence son lent et long travail en tout notre être. La résurrection passe par le corps parce qu'elle ne concerne que le corps. Faire de la résurrection une idée ou une conception qui en placerait les effets seulement après la mort constitue une véritable contradiction. C'est dire le contraire de la Bonne Nouvelle qu'est pour nous la résurrection du Christ. A partir de l'affirmation de notre foi, nous pouvons établir trois grandes vérités essentielles concernant la conception chrétienne du corps qui découle de notre foi en la résurrection.

Place centrale du corps

Croire en la résurrection du Christ et en la nôtre – puisque le Christ est ressuscité par amour pour nous et pour nous faire don de sa victoire sur le péché et sur la mort – c'est accorder au corps une place centrale dans l'anthropologie chrétienne, dans la vocation et la destinée éternelle de l'homme. Notre corps est absolument impliqué dans notre salut. Le Seigneur ne sauve pas nos âmes, il sauve notre totalité d'homme. Dieu, en Christ, a entendu la plainte douloureuse des hommes devant la réalité du péché et de la mort et en a assumé toutes les conséquences pour nous en libérer. On ne dira jamais assez combien les récits de la résurrection dans les quatre évangiles insistent sur la réalité corporelle du Ressuscité quand il apparaît à ses disciples. « Ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé » disent les Pères de l'Eglise. Si notre corps n'est pas sauvé, nous ne pouvons pas vivre en plénitude notre salut puisque Dieu ne sauverait pas la totalité de notre condition humaine. Et nous pouvons aller jusqu'à croire que dans cette totalité de la condition humaine, il faut inclure toute la création puisque celle-ci est l'écrin dans lequel Dieu a créé l'homme et la femme. Mais cela reste encore un mystère, nous ne connaissons pas toutes les modalités de la réalisation de ce salut universel de toute la création.

Valeur et destinée universelle du corps

Deuxième vérité essentielle : notre corps est ce qui nous ancre dans la dimension temporelle, c'est notre corps qui fait de nous des êtres vivant dans le temps, des êtres en devenir. C'est par notre corps que nous avons une histoire. Et nous faisons l'expérience que notre corps porte les stigmates de notre histoire, nos blessures et toutes les psychosomatisations que nous vivons. Affirmer que le corps est sauvé, c'est en même temps affirmer que toute mon histoire est sauvée, c'est-à-dire que toute ma vie passe en Dieu et que Lui, déjà, la transfigure et en fait une source de vie, un potentiel de vie. Or, c'est ainsi que je participe à l'œuvre du salut opéré par le Christ, je deviens son coopérateur car son salut passe en moi et se diffuse dans le monde. Je fais l'expérience cruciale que rien, dans ma vie, n'est étranger à ce mouvement de la vie qui sort de Dieu et transforme le monde. C'est le mouvement même de l'Esprit qui ne peut donner que la vie, et tout particulièrement à ce qui est mort. Par la résurrection, j'ai la certitude que ma mort – que toutes mes morts, que toutes mes parties mortes en moi – est un gage pour la vie, un appel à la vie, une invitation pressante à la vie. Mais il faut que je l'expérimente dans les faits de ma vie présente, dès aujourd'hui, comme une puissance de vie qui est déjà à l'œuvre en moi et dont je peux témoigner. Où cela peut-il se manifester le plus, le plus visiblement, le plus instantanément ? Faudrait-il vivre des expériences exceptionnelles pour témoigner de la puissance de la résurrection en moi ? Des expériences de mort imminente ? Des faits extraordinaires ? Si c'était le cas, je serais obligé de sortir d'un point primordial de la réalité de la résurrection et de la manière dont elle œuvre dans le monde. La résurrection ne peut pas contredire la manière d'agir de Dieu dans notre monde car le mode d'agir divin révèle une humilité déroutante et une discrétion qui rend cette action le plus souvent inaperçue des hommes et quasi invisible. La résurrection travaille notre monde à la manière humble et discrète de la graine qui prend le temps de se développer secrètement dans l'enfouissement de la terre. Dieu n'œuvre jamais ou presque jamais de manière éclatante. Et la résurrection qui n'est autre qu'un mode d'agir divin n'échappe pas à cette manière de faire si proprement divine. N'oublions pas que personne n'a vu le Christ en train de ressusciter et cela révèle très profondément l'humilité de Dieu quand il agit.

Notre capacité de relation restaurée

En donnant au corps une place centrale et en lui accordant une valeur et une destinée éternelles, en assumant toute son histoire qui n'est autre que celle de l'homme, la résurrection nous rend à nous-mêmes, nous réconcilie avec nous-mêmes, nous réconcilie avec Dieu puisqu'elle nous arrache à la loi du péché et nous sauve de la mort. Voilà ce que Dieu produit en nous par la résurrection de son Fils. Si le péché et la mort nous ont recroquevillés sur nous-mêmes, nous ont fermés sur nous-mêmes car le péché atteint toujours en nous la relation – relation à Dieu, aux autres, à soi – alors, la résurrection restaure en nous notre capacité de relation. Puisque la résurrection du Christ nous a rendus à nous-mêmes, nous a réconciliés au sens le plus plénier de ce terme, alors nous sommes restaurés dans notre vocation originelle à la relation. Notre corps est redevenu ce qu'il avait vocation à être : une capacité de relation. Bien évidemment, notre corps n'avait pas perdu sa capacité de relation car il est essentiellement relation, c'est par lui que nous entrons en contact, en toucher avec le monde, avec tous les autres, tous les vivants et même avec Dieu car toute notre vie est corporelle, y compris notre vie intérieure la plus profonde. Mais cette capacité de relation a été abîmée par le péché et l'a rendue problématique, plus difficile. Nous vivons au quotidien des expériences douloureuses de relation, il y a comme un écran entre nous-mêmes et tous les autres. Presqu'aucune de nos relations n'échappe à cette difficulté diffuse, plus ou moins prégnante. Mais si nous laissons Dieu agir en nous, nous constatons que progressivement nous sommes transformés, apaisés, pacifiés, réconciliés. Ce qui nous était impossible est devenu possible, nos murs, nos forteresses se réduisent peu à peu. Finalement, la relation en nous se guérit, s'imprègne de la vie de Dieu, de sa bonté, de sa bienveillance et de sa force humble et invincible. La graine finit par sortir de la terre durcie comme une croûte, et l'eau, même une seule goutte d'eau, patiemment, creuse le rocher et en fait une grotte, une vallée. Nous voyons que la vie, partout, finit par vaincre tous les obstacles. C'est notre responsabilité d'homme.

Une espérance à porter

Voilà ce que notre foi chrétienne nous révèle de notre Dieu, de nous-mêmes, de notre vocation et de notre place au sein de la création. Voilà ce à quoi nous sommes appelés par Dieu à vivre dans un monde où le mal et la mort semblent presque toujours triompher. Il ne s'agit pas de nier les apparences qui ont un certain poids, cette attitude serait infantile et donnerait raison à ceux qui ont accusé le christianisme d'être un opium pour le peuple et de faire des hommes des soumis, des résignés, des gens qui détestent la vie, comme l'affirmait Nietzsche. Mais nous ne pouvons pas seulement leur opposer des idées ou des conceptions car ni Dieu ni la Résurrection ne sont des idées. Ce n'est que par notre vie que nous pouvons témoigner et nos paroles n'auront de sens et de crédibilité que si elles sont en concordance avec la réalité de notre vie. Allons chercher au plus profond de nous-mêmes, de notre foi, de notre baptême, cette énergie divine qui nous transformera et pourra dire au monde l'espérance que nous portons au nom de tous les hommes et de toute la création, en attente du salut promis par notre Dieu. C'est ainsi que nous serons l'Amen de Dieu, à la suite du Christ, Lui qui nous a promis son Esprit et nous donne d'en vivre dès maintenant.

FIN DE VIE : TOUS CONCERNÉS !

Rachel filippi-Pelzer

Je suis généraliste en libéral et j'ai l'occasion de travailler également dans un petit hôpital local qui comprend un service de médecine et de rééducation, dans lequel des lits sont identifiés en soins palliatifs.

Quelle prise en charge de la fin de vie actuellement en France ?

- *Unités de soins palliatifs* qui se trouvent généralement dans les grandes villes et disposent de 8 et 10 lits. L'accueil des personnes en fin de vie, et/ou dont la santé requiert une prise en charge complexe, nécessite de gros moyens humains et financiers pour leur bon fonctionnement.
- *Unités mobiles en soins palliatifs* qui se déplacent de lieu en lieu. Elles comprennent généralement un médecin, une infirmière et un psychologue donnant des conseils dans les hôpitaux et cliniques intéressés.
- *Lits identifiés aux soins palliatifs* qui se situent dans divers services de spécialités médicales et sont dotés de moins de moyens financiers et humains.
- *L'hospitalisation à domicile (HAD)* qui fait aussi un très bon travail, même si cette prise en charge est beaucoup plus limitée en terme de moyens. Dans ce cas, il ne faut pas oublier l'intervention à domicile du médecin, des infirmières, aides-soignantes, kinés ... Cela permet encore de décéder dignement à la maison.

Comment envisager sa fin de vie ?

A quoi pensez-vous ? Qu'est-ce que vous ne voulez pas et qui vous fait peur ? On ne veut pas souffrir, perdre sa dignité et l'estime de soi, perdre sa liberté et son autonomie. Ce sont là les trois sujets phares. Et ce que nous voulons aussi, c'est être entourés, avoir de l'amour et de la paix.

Quelle solution proposée ?

Soins palliatifs : *Ce sont des soins actifs et continus permettant de soulager la douleur, de sauvegarder la dignité de la personne malade et de soutenir et accompagner sa famille.*

La loi Clayes-Leonetti de 2012 offre un encadrement bien structuré pour les soins palliatifs.

- *Les directives anticipées* permettent de dire ce que l'on souhaite ou pas par rapport à sa maladie et précisent comment celle-ci doit être prise en charge. C'est une façon de participer à la décision. Elles ne sont pas si simples à rédiger... mais c'est une vraie liberté qui nous est donnée.
- *La désignation d'une personne de confiance*, qui sera le porte-parole de ce que nous voulons, lorsque nous ne pouvons plus nous exprimer.
- *La limitation et l'arrêt des traitements curatifs* interviennent quand on arrive vraiment en fin de vie. Le corps médical peut arrêter ou limiter certains traitements, pas dans l'objectif de donner la mort, mais dans le cadre d'une réflexion bénéfice-risque.
- *La sédation profonde et continue jusqu'au décès* a fait quant à elle débat. Cette décision n'est pas prise à la légère ! Elle se prend en pluridisciplinarité : il faut réunir deux médecins, les infirmières, les aides-soignantes et même les agents hospitaliers. Cette sédation profonde et continue jusqu'au décès est peu utilisée parce que, si l'on prend bien soin de la personne, elle ne s'avère pas nécessaire. Par contre la sédation profonde est beaucoup plus utilisée, mais elle est réversible : quand la personne souffre, a de très fortes angoisses et n'a pas dormi pendant plusieurs jours, on peut l'endormir durant plusieurs heures, voire même plusieurs jours, et la réveiller ; souvent, les symptômes sont alors amoindris et la personne est beaucoup plus apte à communiquer.

Deux visions opposées de l'être humain

Dans un futur proche, va se poser la question de l'euthanasie et du suicide assisté... nommés « aide médicale à mourir » pour en atténuer la portée. Cet euphémisme est loin d'être anodin. Ces deux approches (soins palliatifs et euthanasie) s'opposent sur la conception de l'être humain et sous-entendent deux idéologies radicalement divergentes.

Dans les soins palliatifs, l'homme est reconnu dans sa dignité intrinsèque, immuable, digne du début de son existence à sa fin de vie, qu'il soit handicapé, très diminué, altéré. Dans le cadre de l'euthanasie ou le suicide assisté, la dignité perçue remplace la dignité intrinsèque : « Je suis couvert d'escarres, je ne vauds plus rien, je n'ai plus envie de continuer à vivre ». Dans certains pays, cela peut aller jusqu'à : « J'ai de l'arthrose, je suis âgé, je suis une charge pour les miens, etc ».

Prévalant jusqu'à présent, la dignité humaine définit une personne comme ne devant jamais être considérée comme un objet ou comme un moyen, mais comme une entité intrinsèque. Cette personne mérite un respect inconditionnel, indépendamment de son âge, de son sexe, de son état de santé physique ou mental, de sa condition sociale, de sa religion ou de son origine ethnique.

Déclaration des droits de l'homme de 1948 (article premier) : *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.*

Ce premier article a été rédigé juste après la 2^e guerre mondiale et la Shoah, au cours de laquelle certaines ethnies ou religions étaient perçues comme indésirables (les juifs dans les camps de concentration n'étaient plus des hommes mais des objets, voire de la vermine). Cet article affirme que tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Tout cela relève de la fraternité qui est le lien existant entre personnes considérées comme membres de la même famille, la famille humaine. Nous sommes redevables de fraternité les uns envers les autres : que nous soyons blancs, noirs, petits, grands, en bonne santé, très malades, très altérés, nous sommes tous égaux, ce qui suppose un respect mutuel inconditionnel.

Dans les soins palliatifs il y a donc le respect de la vie qui vient d'un des « Dix commandements », la Loi de Dieu donnée à Moïse : « Tu ne tueras pas ». C'est le fondement de notre société judéo-chrétienne qui apporte des garde-fous et donne des limites.

Dans l'euthanasie, il y a le droit de tuer parce qu'on ne se sent pas digne, on se sent trop malade... A quoi sert finalement une personne âgée qui est dans un EHPAD ? Est-ce que cela ne coûte pas plus cher ? On a alors le droit de tuer mais dans certaines conditions seulement. Mais le problème, c'est que cela devient une fuite en avant ! Le Comité consultatif national d'éthique mettait ainsi en lumière le fait que, de limites en limites, on dérive dans une direction où plus rien n'est maîtrisé.

CCNE en 2014 : *Le déplacement de l'interdit de tuer, même strictement encadré, crée d'autres situations limites, toujours imprévues initialement et susceptibles de demandes réitérées de nouvelles lois.*

Les soins palliatifs s'appuient sur le principe de la solidarité et de l'égalité : le plus fort doit aider le plus faible. Dans l'euthanasie, on évoque aussi le droit d'égalité : il n'y a effectivement pas des soins palliatifs pour tout le monde et si je me décide pour un suicide assisté en Suisse, Asie ou Belgique, cela me coûte cher (autour de 15 000 €).

Qu'en est-il de la liberté ? La liberté suppose des garde-fous : on est libre dans un cadre. Dans les soins palliatifs, on reste libre de dire ce que l'on veut, si l'on veut des soins, de quelle manière, etc. Dans l'autre vision, on est libre de faire ce que l'on veut de notre corps (« C'est mon corps, j'en fais ce que je veux ») mais simplement il y a énormément d'influences extérieures. Une personne en fin de vie, si elle n'est pas bien prise en charge, va dire : « C'est ma liberté, je veux une euthanasie ». Les amis et la famille peuvent dire : « A quoi il nous sert ? Il nous coûte trop cher. Vous avez vu, c'est un déchet ! ». Ce peut être assez violent et les malades peuvent être assez facilement influencés par le regard que l'on porte sur eux. Cette liberté n'est pas synonyme d'une vraie liberté.

La médecine dans les unités de soins palliatifs peut effectivement être très coûteuse mais ce n'est pas le cas à domicile. Le coût financier des soins palliatifs s'accompagne d'un coût en temps. Ce temps est précieux car les personnes ont besoin de parler et d'être écoutées. Un entretien dans ce contexte, ce n'est pas 5 ou 10 minutes mais 1 heure à 1 heure et demi. Si on décide de passer à l'euthanasie, cela va coûter beaucoup moins cher : on ne paiera ni les médecins, ni les infirmières, ni toutes les infrastructures et donc on fera des économies.

D'un côté, la médecine en soins palliatifs soigne, soulage et accompagne. De l'autre côté, cette médecine va être ambivalente car elle soigne, « soulage » dans un premier temps et ceci uniquement le corps puis elle tue ! Une médecine qui soigne et qui tue : cela ne fait pas très bon ménage ! Pourquoi ? Le soignant est une personne qui s'occupe de rétablir la santé et d'apporter du bien-être à une autre avec toute l'humanité possible. Être soignant, c'est prendre soin d'autrui avec sollicitude.

Emmanuel Hirsch, professeur d'université d'éthique médicale : *D'un point de vue médical et philosophique, le soin n'est pas compatible avec l'acte de mort*

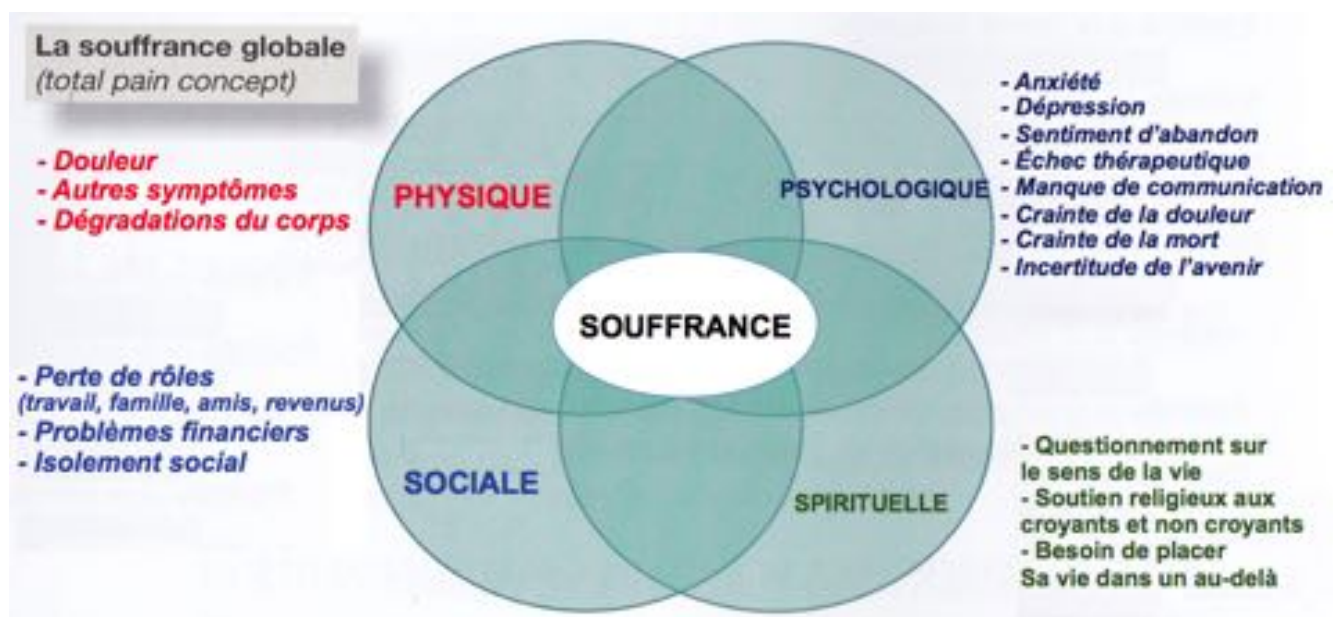
Derrière ces mots « je vais vous soigner », il y a la douceur, il s'agit de prendre soin. Cette médecine qui va tuer, elle ne va pas prendre soin.

Serment d'Hippocrate : *Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.*

Au cours de mes études, j'ai prêté ce serment. Pour nous soignants, l'euthanasie n'est pas un soin.

Cicely Sanders et le concept de « souffrance globale »

Cicely Sanders (1918-2005) était infirmière anglaise puis est devenue médecin. Au milieu du XX^e siècle, la médecine a connu de grandes avancées, avec beaucoup de progrès et des découvertes, mais on s'est rendu compte que les personnes qui étaient en soins avec des maladies incurables ou en fin de vie étaient un peu laissées pour compte. Cicely Sanders a donc développé en précurseur le concept de « soins palliatifs » et celui de « souffrance globale ». Elle a fondé le premier établissement hospitalier spécialisé en soins palliatifs, l'hospice Saint Christophe. Chrétienne, elle avait vraiment une foi profonde en son Dieu et voulait la mettre en pratique dans son travail. Cicely Sanders était vraiment humble et au service des autres. Elle regardait les autres au-dessus d'elle-même, elle était vraiment dans le « prendre soin ».



Quand on parle de souffrance, on parle d'abord de celle du corps, la souffrance **physique**. Le corps est primordial pour nous car il nous permet de nous déplacer, de réfléchir, de manger, de profiter des choses que la nature nous donne. Quand il y a une atteinte au niveau du corps, une souffrance se crée, qui peut être la douleur. Le soin palliatif va soulager en priorité la douleur, par différents moyens que tout professionnel de la santé a l'habitude de manier. Il peut y avoir d'autres symptômes : la fatigue, des sécheresses, des escarres, des mauvaises odeurs : la priorité est de mettre tout en œuvre pour agir dessus.

A cette souffrance physique s'ajoute la souffrance **psychologique** : il y a l'anxiété, la dépression, le sentiment d'abandon, l'échec thérapeutique - « On ne peut plus rien faire pour vous. ». Justement, les soins palliatifs sont là pour affirmer qu'on peut tout faire pour vous. Cette souffrance peut prendre plusieurs facettes : le manque de communication, la crainte de la douleur (il faut vraiment rassurer), la crainte de la mort et ses nombreuses questions (« Qu'y a-t-il après la mort ? Comment vais-je mourir ? Est-ce que je vais m'étouffer ? Est-ce que je vais partir très tranquillement dans mon lit pendant la nuit, seul ou accompagné ? »), l'incertitude de l'avenir (« Quand est-ce que cela va arriver, comment et dans quelles conditions ? »).

La souffrance présente aussi une facette **sociale**. C'est un choc quand on a une maladie incurable et que l'on sait que c'est la fin. Cela bouleverse complètement la vie du malade qui perd ses fonctions. Avant, on décidait et on faisait, et subitement on se retrouve dans le lit, en totale dépendance. Par exemple, un père de famille qui allait au travail, amenait sa paye et pouvait ainsi subvenir aux besoins de toute sa famille : au lieu d'être au service de sa famille, c'est sa famille qui va être à son service, et il perd son rôle. On perd aussi les amis qui parfois nous tournent le dos et ne prennent plus de nouvelles, parce qu'on est gênant (« Si on va le voir, qu'est-ce qu'on va lui dire ? »). Il y a aussi les problèmes financiers. L'isolement social se renforce. On se retrouve souvent dans un hôpital ou même chez soi sans que personne ne vienne nous voir.

La dernière facette, **spirituelle**, est très importante car c'est souvent celle-là dont on ne parle pas dans les hôpitaux alors qu'elle est connue. Elle est évoquée en formation mais avec cette remarque « on ne sait pas trop comment la gérer ». Il y a des questionnements sur le sens de la vie : « Qu'est-ce que je suis sur terre ? D'où je viens ? Qu'est-ce que je fais ici et où je vais ? » Certains font appel à des soutiens religieux, les croyants mais parfois aussi les non-croyants, parce que finalement, quand on arrive à la fin de sa vie, on se pose plein de questions et tout notre processus de croyance peut être chamboulé. Des personnes qui étaient complètement athées, qui ne croyaient pas en Dieu, dans les derniers jours, dans les dernières semaines, se posent ces questions et demandent à voir quelqu'un, aumônier ou représentant du culte, ou même juste parfois en parlent au médecin ou l'infirmière : « Où j'en suis, est-ce que vous croyez qu'il y a quelque chose après ? », « J'ai besoin de pardon ». Souvent, le pardon est au cœur de cette période parce que, dans les familles, dans notre vie, il y a beaucoup de brèches et beaucoup de blessures, à cause des conflits et ce moment est favorable aux pardons ou aux réconciliations.

Le corps est très important mais il ne fait pas tout ! Le corps va influencer notre psychologie, notre spiritualité et notre vie sociale. Ces quatre facettes s'imbriquent. Les soins palliatifs vont essayer d'intervenir sur l'ensemble : le corps en premier, puis le psychisme, la spiritualité et l'environnement social.

Deux manières d'intervenir sur la souffrance

Dans un futur proche ou même actuellement dans certains pays, l'euthanasie et le suicide assisté existent déjà. Dans ce cas, que proposent ces approches sur la souffrance globale ?

Ce petit dessin humoristique est très parlant et résume bien la démarche : c'est un médecin qui arrive au chevet de son patient en fin de vie et qui n'a pas un très beau visage ; il lui dit « Si vous souffrez trop, vous tirez sur le cordon ». C'est une solution radicale : « Si vous souffrez, on élimine le souffrant et il n'y a plus de souffrance » ! C'est simple, précis et économique mais est-on sûr qu'il n'y a plus de souffrance ?



Les familles qui restent ont alors un deuil à porter qu'elles n'arrivent plus à gérer.

En soins palliatifs, on s'occupe des personnes en fin de vie et de leur famille et on les prépare au deuil de leur proche. En tant que médecin généraliste, je rejoins des personnes et des familles qui reviennent me voir, qui ont été apaisées et disent : « Vous (toute l'équipe) les avez pris en charge », « C'était dur mais il est parti en paix ». On a de mauvais souvenirs mais finalement ce qui reste, c'est l'amour qu'on a pu leur donner en tant que soignant et qui a été vu par les familles. En éliminant le souffrant, on n'a plus tout cela !

P ourquoi demander l'euthanasie ?

Dans certaines circonstances, la demande peut sembler justifiée.

C'est vrai, il y a une **carence incontestable de l'offre de soins palliatifs** sur notre territoire et les soignants sont peu formés. Quand j'ai fait mes études, il y a maintenant 25 ans, je n'ai jamais entendu parler de soins palliatifs : on était dans la médecine curative et quand le patient allait décéder, on lui tournait un petit peu le dos. C'est un peu dur de le dire comme cela. J'en ai beaucoup souffert et je me disais « On peut quand même l'accompagner, lui donner des soins ». Mais non, parce que c'est difficile de reconnaître que notre médecine a des limites. Nous ne sommes pas tout-puissants.

La médecine se réfugie dans l'**acharnement thérapeutique** parce qu'elle ne parvient pas à dire à la personne « Voilà, nous n'y arrivons plus mais nous allons prendre soin de vous ; cela ne sert à rien de continuer des chimiothérapies car cela vous fait encore plus souffrir ». On vous prend du lit, on vous met sur un brancard, on vous trébale dans les couloirs, on vous transfère dans une ambulance, on vous transporte sur la route et c'est inconfortable, on arrive, on vous remet sur un autre brancard : c'est épuisant alors que tous ces moments-là pourraient être consacrés à une réflexion autour du patient, dans le soin, dans la bienveillance. Ce temps précieux est perdu mais c'est compliqué pour un médecin de dire pourquoi c'est fini parce que cela lui parle aussi de sa propre mort. On soigne les gens tous les jours, et quand on voit des personnes en difficulté avec des corps dégradés, cela nous parle à nous, soignants, car nous sommes aussi des êtres humains. Si on n'a pas une conscience de notre mort, de notre finitude et si on n'a pas cette dimension aussi spirituelle qui nous permet, comme on l'a vu cet après-midi avec le frère Bernard, cette vision de résurrection, de vie éternelle, de pardon devant Dieu, ce n'est pas évident de voir tous les jours des gens décéder autour de nous.

La souffrance globale n'est pas ou peu prise en charge. Généralement la souffrance du corps est prise en charge, la souffrance psychologique un peu quand même mais on ne parle pas de la souffrance spirituelle et on ne cherche aucun remède à la souffrance sociale.

Il y a des pressions : on demande l'euthanasie parce qu'on est **dépressif** ou par **peur de l'inconnu**. Quand on a peur, il y a la fuite : on ne veut plus rien voir et on demande l'euthanasie.

Il y a aussi derrière **cette idéologie** cette notion qu'un être humain à un certain moment ne sert plus à rien, on n'a plus besoin de lui et on arrête tous les soins.

C onsultation citoyenne 2023 sur l'euthanasie

Elle est paradoxale ! 84 % des participants estiment que la loi actuelle ne répond pas à la totalité des situations rencontrées, alors que nous, en tant que médecins en soins palliatifs, considérons que, si la loi existante est vraiment appliquée, il est possible de soulager la grande majorité des personnes qui sont en fin de vie. Le problème, c'est que cette loi est soit méconnue soit non appliquée.

75 % ont voté «oui» à l'accès à une aide médicale à mourir, donc l'euthanasie, et seulement 19 % «non». 72 % se sont prononcés en faveur du suicide assisté, 66 % en faveur de l'euthanasie, 56 % pour que l'accès au suicide assisté soit ouvert aux mineurs. Ces participants sont des personnes en bonne santé. Quand on est en bonne santé, on n'a pas envie d'être malade, d'être dans un lit et on peut dire que l'euthanasie est préférable à la maladie ! Mais quand nous sommes malade, notre vision des choses change parce que déjà notre corps change et nous nous y habituons en quelque sorte. C'est notre corps et nous l'aimons même si nous commençons à vieillir. Nous n'avons pas envie de mourir vieux, ni jeune non plus ! Mais le processus de la vie, c'est que nous naissons bébé, devenons enfant puis adulte. . .

Il n'y a que 3 % des malades qui demandent l'euthanasie et s'ils sont bien soignés, il y en a encore moins qui le demandent. Et 87 % des soignants s'opposent à l'euthanasie.

Autour de la souffrance totale

Dans notre service, une dame de 62 ans est arrivée avec une SLA (maladie de Charcot, terrible). Elle n'arrivait pratiquement plus à parler, ne pouvait plus bouger ni ses bras ni ses jambes. Elle arrivait quand même à manger. Elle était accompagnée de son mari qui venait la voir tous les jours mais qui était en grande souffrance. Tous deux étaient en grande souffrance. Dans la chambre, le mari avait mis plein de photos de sa femme en bonne santé et il disait « Vous avez vu comment elle était et comment elle est maintenant ? C'est terrible ! Cela fait deux ans que je suis en deuil ». Pour lui, sa femme était morte et pourtant elle vivait, elle avait des sentiments, elle pleurait et il y avait une interaction. Tout un travail a été fait pour lui montrer qu'elle était bien vivante : son corps se dégradait effectivement de façon épouvantable mais elle était là psychologiquement. C'était elle et son corps, c'était toujours elle. Elle avait changé en aspect mais c'était toujours elle. Cet homme était vraiment en souffrance psychologique, rongé d'anxiété. . . Il demandait l'euthanasie pour elle et pour lui ! Sa souffrance était extrême. Elle concernait le physique et le psychologique mais aussi le social : c'est sa femme qui conduisait tout le temps, car il avait des difficultés visuelles, c'était elle qui organisait toute la maison. Il y avait aussi une souffrance spirituelle : ce couple était chrétien et ce monsieur se demandait pourquoi cela lui arrivait à lui et culpabilisait de demander la mort. En discutant avec lui, j'ai évoqué des personnages bibliques qui ont demandé la mort. Le prophète Elie est tombé dans une dépression et a demandé la mort à Dieu ! Il aurait pu être exaucé mais non, Dieu l'a restauré au niveau du physique (il lui a donné du pain et de l'eau). Dieu n'a pas répondu à sa demande mais il a pris soin de lui. Et j'ai dit à ce monsieur : « On ne va pas vous euthanasier vous et votre femme, mais on est là pour prendre soin de vous. Vous êtes dans une grande souffrance globale, physique, psychologique, sociale, spirituelle : on va prendre soin de vous. » Cela a été difficile : elle est décédée, mais après, le deuil a pu se faire. Il nous a écrit une lettre en disant : « Vous avez été tous formidables. Je vous en remercie. Vous nous avez aimés. » et il a cité tous les noms des infirmières qui venaient au chevet de sa femme et qui s'occupaient aussi bien de sa femme que de lui. C'était là vraiment un accompagnement dans cette souffrance globale. C'est cela le soin palliatif. . . Si nous avions répondu à sa demande d'euthanasie, nous aurions accompli un travail amer.

Je pense aussi à un homme de 62 ans arrivé avec un cancer généralisé et qui n'est pas resté longtemps, quatre jours. Je l'ai eu en garde de week-end. Il était en grande souffrance physique et les médicaments nécessaires pour le soulager lui ont été administrés. Ses deux filles sont venues me voir en disant : « C'est terrible de le voir comme ça parce qu'il avait dit qu'il ne voudrait jamais se retrouver dans un lit et qu'il vaudrait mieux l'euthanasier car il est actif et ne pourrait jamais supporter ». Je leur ai demandé : « Quand il était malade, là dans les derniers jours, est-ce qu'il vous en a reparlé ? ». Eh bien non ! Elles dormaient avec lui dans la chambre (en soins palliatifs, on est vraiment très ouverts et on permet aux familles d'être présentes 24 heures sur 24, 7 jours sur 7) et pendant la nuit, pendant ses dernières heures, il n'a pas dormi et il leur a parlé. Elle ont découvert un papa qu'elles ne connaissaient pas : lui qui était très actif et n'évoquait que des choses superficielles leur a parlé de choses très importantes qui leur ont fait beaucoup de bien. Je peux donc témoigner que dans les dernières heures, il y a des ouvertures qui se font et qui sont très précieuses. Ce temps là, on ne l'aura jamais si on procède à une euthanasie. Cet homme n'aurait jamais pu se livrer à ses filles comme il l'a fait et cela a permis également un deuil qui ne soit pas pathologique mais qui guérit.

George Foch : *Tu ne peux prolonger la vie, ni l'élargir mais tu peux l'approfondir.*

Paul Kalanithi, jeune chirurgien américain, venait d'avoir son diplôme, était professeur et chef de clinique. L'avenir s'annonçait vraiment brillant pour lui jusqu'au jour où on lui a découvert un cancer. Dans le livre qu'il a écrit, il dit « Tout ce que j'avais trouvé de beau en moi s'effaçait petit à petit. J'avais la sensation de ne plus incarner qu'une beauté intérieure. » Il n'y a pas que l'apparence du corps qui compte, mais tout l'ensemble du corps même altéré !

Un autre patient témoigne ainsi : « Je ne suis plus le même homme. Avant, c'était l'apparence ; maintenant, c'est la simplicité des petites choses vraies, les petites choses de la vie ».

La travail de réconciliation

Je pense à une dame de 64 ans qui était à domicile, avait un cancer du sein qui avait métastasé au cerveau. Elle a dit : « Maintenant c'est fini. Je vais faire une fête car c'est mon anniversaire dans deux semaines. ». Elle a invité sa famille et ses amis. En tant que médecin traitant, je connaissais bien cette famille qui était totalement déchirée. Tout le monde se faisait la tête ! Elle était dans la démarche du pardon, de la réconciliation. Ses amis et ses voisins étaient là mais il manquait sa maman et son frère, ce qui lui procurait une grande souffrance. J'ai appris par la suite que la maman est finalement arrivée : pendant toute la journée, elles ne se sont pas parlées mais elles se sont données la main. C'était vraiment une réconciliation ! Cette dame est décédée deux jours après et on m'a dit : « Grâce à vous, elle est partie en paix ». Elle ne voulait pas partir tant qu'elle ne s'était pas réconciliée avec sa maman et même peut-être aussi avec Dieu car elle m'avait parlé d'une foi lointaine.

Redonner de la dignité

C'est un homme de 54 ans porteur d'une SLA, une maladie de Charcot qui vit à domicile actuellement, que j'ai visité et qui était complètement déprimé. Il évoque la demande de sa fille qui souhaitait qu'il aille visiter sa maison. Il me dit : « Je vais embêter tout le monde, il faut me mettre sur un chariot, m'amener en ambulance. De toute façon, je suis un boulet, je ne vauds plus rien ! ». Je lui ai répondu : « Vous êtes un être humain. On ne va pas se mentir : c'est vrai que vous n'avez plus les mêmes facultés qu'avant. Vous êtes son papa. Vous avez de la valeur pour elle. Votre fille vous aime. Si elle veut que vous veniez voir sa nouvelle maison, c'est parce qu'elle a envie de partager, parce que vous comptez pour elle. » Quand je l'ai revu quelques semaines après, il allait mieux. « Je suis allé là-bas. C'était super : on m'a mis dans la voiture, j'ai vu toute la nature. Que c'était beau ! Cela faisait longtemps. Ma fille m'a fait visiter sa maison et maintenant elle veut que j'aille au restaurant. Mais le regard des autres... ». Je lui ai répondu qu'il s'agissait du regard de sa fille qui l'aimait, et qu'elle voulait prendre soin de lui et partager des choses avec lui !

Dr Jean-Marie Gomas : *La dignité ne se résume pas au simple état du corps qui peut être profondément altéré. La dignité est intérieure. Elle se reconnaît dans le regard de l'autre, aimant et respectable car chacun est unique. C'est dans notre regard que le malade va se sentir reconnu comme une personne estimée, si altéré son corps soit-il.*

Je veux m'arrêter sur le mot « aimant » parce que je crois que c'est vraiment le mot important. L'amour est inconditionnel.

1 Co 13,4 : *L'amour est patient, il est plein de bonté, il ne fait rien de malhonnête et il ne cherche point son intérêt.*

La fraternité

Nous sommes tous des êtres humains. Nous sommes tous unis par cette humanité et si nous aimons notre prochain, nous pouvons faire de grandes choses !

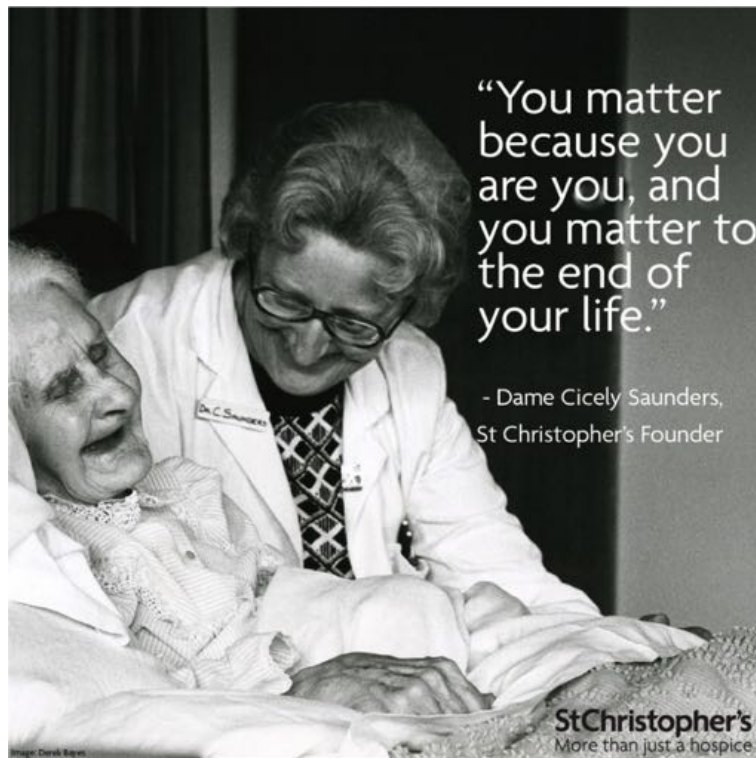
Père Vesperrien : *Accompagner quelqu'un, ce n'est pas le précéder, lui indiquer la route, lui imposer un itinéraire ni même connaître la direction qu'il va prendre. C'est marcher à ses côtés en le laissant libre de choisir son chemin et le rythme de son pas.*

En conclusion

Voici pour terminer de quoi guider notre réflexion personnelle...

Cicely Sanders : *Tu comptes parce que tu es et tu comptes jusqu'à la fin de ta vie.*

Dt 30,19 : *J'ai mis devant toi la vie et la mort, le bien et le mal. Choisis la vie.*



Bibliographie

Dr Jean Marie Gomas : " Fin de vie : peut-on choisir sa mort ? "

PRENEZ CECI EST MON CORPS...

Martin Pochon

Entendre cette parole de Jésus, c'est nécessairement se poser la question du sens de la Cène mais aussi celle du sens de la Croix, car la Cène est le testament spirituel de Jésus, il la célèbre la veille de sa mort. C'est se demander ce que le Christ voulait dire quand il parlait de son corps. C'est aussi se poser la question du sens du sacrifice du Christ, et cette question est très débattue aujourd'hui, car c'est aussi le sens de la liturgie qui est en jeu : il s'agit de comprendre ce que nous disons et célébrons lorsque nous faisons mémoire de la Cène. Nous le voyons bien, les évolutions et les options liturgiques déchirent l'Église aujourd'hui. Le journal La Croix se fait régulièrement l'écho des débats qui la traversent. Comment avancer dans ces discussions si ce n'est en se refondant dans la vie du Christ telle que les Évangiles nous la rapportent...

I prit du pain... Ceci est mon corps (Mc 14, 22)

Lorsqu'il institue la Cène, Jésus s'identifie au pain qui est là posé sur la table. Mais pour comprendre cette identification il faut se rappeler comment lui-même s'est présenté comme étant le pain. Tout au long du chapitre 6, Jean, l'évangéliste, le décline sous des expressions diverses, qui toutes reviennent à signifier que Jésus est « le pain vivant descendu du ciel » :

Jn 6, 34 : *Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.*

Jn 6, 35 : *C'est moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, Celui qui croit en moi n'aura jamais soif.*

Jn 6, 41 : *Dès lors les juifs se mirent à murmurer à son sujet parce qu'il avait dit : « Je suis le pain qui descend du ciel ».*

Jn 6, 48-50 : *Je suis le pain de vie. Au désert vos pères ont mangé la manne et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel, que celui qui en mangera ne mourra pas.*

Jn 6, 51 : *Je suis le pain vivant qui descend du ciel. /... / Et le pain que je donnerai c'est ma chair donnée pour que le monde ait la vie.*

Jn 6, 53 : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie.*

Jn 6, 56 : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.*

Jn 6, 58 : *Tel est le pain qui est descendu du ciel : il est bien différent de celui que vos pères ont mangé.*

Si nous comprenons en quel sens quelqu'un, en chair et en os, peut dire : « je suis le pain vivant », alors nous pouvons comprendre que la même personne puisse dire, la veille de sa mort, en désignant le pain : « ceci est mon corps ». Lorsqu'il dit je suis le pain vivant, il ne dit pas que son corps a été transformé en pain, il dit que tout son être, ses paroles et ses actes, viennent nourrir notre cœur, notre être. La parole de Dieu nourrit comme le pain, dès lors qu'elle est intériorisée et mise en pratique. C'est pourquoi le Christ peut répondre à ses disciples qui le pressent de manger : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas /... / ma nourriture c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4, 32.34). Jésus reçoit sa nourriture de son Père, et il se donne dans ses œuvres et sa parole, comme le pain qui descend du ciel nourrit les hommes. C'est tout son être qui se reçoit et qui se donne corps et sang, "corps et âme" pourrait-on dire en français. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Jn 6, 56).

La symbolique du pain est infiniment plus large que la chose elle-même. Dans la bouche de Jésus le pain devient le signe efficace de sa vie donnée et de la vie qu'il nous donne. Il nous dit la manière dont il vient nourrir toute notre vie et nous constituer comme corps.

L'apôtre Paul le dira à plusieurs reprises :

Eph 4,4-5 : *Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit en tous, et demeure en tous.*

Et c'est cette dimension « corporelle » qui nous permet d'entendre la métaphore de Paul lorsqu'il parle de la communauté chrétienne comme d'un corps :

Rm 12, 4-5 : *En effet comme nous avons plusieurs membres en un seul corps et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi à plusieurs nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part.*

Il la reprendra et la développera dans sa première Lettre aux Corinthiens (1Co 12).

C'est la même insistance sur le corps communautaire qui sera reprise par St Augustin. Il déplace la notion de présence réelle telle que nous la pensons aujourd'hui. Écoutons des passages du sermon N° 272 ; il s'adresse à des catéchumènes qui viennent d'être baptisés et qui lui demandent de leur expliquer en quoi consiste la Présence Réelle :

St Augustin - sermon n°272 : *Ce que vous voyez maintenant sur l'autel/... / Du pain et un calice ; vos yeux mêmes en sont garants ; mais, puisque votre foi demande à s'instruire, ce pain est le corps du Christ, ce calice est son sang. Voilà la vérité en deux mots /... / Vous pourriez me dire en effet : tu nous as ordonné de croire, fais-nous comprendre maintenant/... / comment donc ce pain est-il son corps ? Comment ce calice, ou plutôt ce que contient ce calice, est-il son sang ? » /... / Veux-tu savoir ce qu'est le corps du Christ ? Écoute l'Apôtre. Voici ce qu'il écrit aux fidèles : « Or vous êtes le corps du Christ et ses membres ». Mais si vous êtes le corps et les membres du Christ, n'est-ce pas votre emblème qui est placé sur la table sacrée, votre emblème que vous recevez. /... / Amen, réponds-tu. Pour rendre vraie ta réponse, sois membre de ce corps. Pourquoi sous l'apparence du pain ? Ne disons rien de nous-mêmes... Écoutons encore l'Apôtre, ... « Quoiqu'en grand nombre, nous sommes un seul pain, un seul corps » ... Soyez ce que vous voyez, et recevez ce que vous êtes. Voilà ce qu'enseigne l'Apôtre sur ce pain sacré... Pour former cette apparence sensible de pain, on unit, avec l'eau, la farine de plusieurs grains, symbole de ce que dit l'Écriture des premiers fidèles, lesquels « n'avaient qu'une âme et qu'un cœur envers Dieu » ; ainsi en est-il du vin... Tel est donc le modèle que nous a donné le Christ Notre-Seigneur... sur sa table il a consacré le mystère de la paix et de l'unité que nous devons former...*

Il y a « sur l'autel l'emblème de ce que nous recevons » et que nous sommes appelés à devenir ensemble : un seul corps nourri du même pain. L'insistance est mise sur la présence réelle du Christ dans le corps de l'assemblée. Nous avons quelque peu oublié cette dimension communautaire de la présence réelle du Christ. Trop souvent nous communions individuellement et nous nous recueillons sans être trop attentifs à nos voisins qui, pourtant, sont devenus, eux aussi, les dépositaires de la vie du Christ, les tabernacles de sa présence. On oublie que sa présence réelle est passée de l'autel à l'assemblée... Il me semble qu'il serait important que notre rituel nous permette de prendre conscience de cette dimension. Le sacré n'est plus derrière l'autel, il est au milieu de nous, en nous, parmi nous, par lui, avec lui et en lui. Au fond, la doxologie serait mieux située si elle était dite par l'assemblée après la communion.

L a mort du Christ comme sacrifice offert au Père ?

Lors de la Cène Jésus s'identifie au pain et au vin. A qui se donne-t-il ? Le récit des Évangiles ne laisse aucun doute car chez Marc il est strictement encadré par l'annonce de la trahison de Judas (Mc 14,17-21) et par celle de Pierre (Mc 14,26-31), c'est à des hommes pécheurs qu'il se donne en toute connaissance de cause : « il prit une coupe, et après avoir rendu grâce, il la leur donna et ils en burent tous. Et il leur a dit : "Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, versé pour la multitude" » (Mc 14, 23). Il se donne à eux, – les gestes et les paroles le disent –, et c'est bien pour eux, pour établir avec eux un lien si fort que rien ne pourra le défaire, pour établir une alliance inconditionnelle, pour demeurer en eux, pour purifier leur cœur de tout ressentiment. Comment en vouloir à quelqu'un qui se donne à vous ! Les murmures du serpent de la Genèse (Gn 3,4-5) sont enfin "dé-mentis" : Dieu ne garde pas le meilleur pour lui, il a tant aimé le monde qu'il nous donne son Fils (cf. Jn 4, 14-16), pour que nous devenions à sa ressemblance, pour que désormais nous nous aimions les uns les autres comme il nous a aimés. Jésus, qui est le pain vivant descendu du ciel, qui se reçoit du Père, se donne à nous et pour nous, pour nous délivrer de l'esclavage dans lequel nous maintenait la peur de la mort (He 2, 15). Il ne se donne pas à Dieu pour nous, comme il

est parfois dit et enseigné, il se donne à nous pour nous. Lorsqu'il prononce la bénédiction sur le pain, il remercie Dieu pour le pain qu'il reçoit et qu'il est. Nous connaissons les bénédictions juives sur le pain et le vin : « tu es bénis, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain, fruit de la terre ». Il remercie Dieu pour le pain et il se donne à tous ceux qui sont là comme il se donnera dans sa Passion à tous les hommes, juifs ou païens, prêtres ou profanes. **Il était le Pain Vivant, il est maintenant le Pain Rompu.**

Ces paroles et ces gestes de la Cène disent le sens de la Passion. Car lors de la Passion, c'est le même mouvement de don qui est mis en valeur dans les Evangiles :

Ayant poussé un grand cri, Jésus expire, – Jean précise même qu'il incline la tête et qu'il "livre l'esprit" (Jn 19,30) – et le voile du temple se déchire en deux du haut en bas. Le centurion qui se tient devant lui, voyant qu'il avait ainsi expiré dit : "Vraiment cet homme était fils de Dieu". Nous retrouvons ici une constellation de termes qui étaient présents lors du baptême de Jésus : Au baptême c'était les cieus qui se « déchiraient », ici c'est le voile du temple qui se « déchire » du haut en bas ; l'Esprit (pneuma) tel une colombe descend, ici c'est le souffle (pneuma) qui est livré vers le bas (Jésus incline la tête) ; des cieus venait une voix : "tu es mon Fils bien-aimé", ici c'est le bourreau qui, recevant le souffle, confesse : "Vraiment cet homme était fils de Dieu".



Lors du baptême, la relation filiale qui unissait le Père et le Fils dans le souffle de l'Esprit n'était perçue que de Jean-le-baptiste et Jésus ; ici l'Esprit d'amour qui vient du ciel par le Fils est transmis, est répandu sur toute chair et c'est le bourreau, un païen qui devient capable de reconnaître et de proclamer : "vraiment cet homme était fils de Dieu". Le voile du temple se déchire, l'amour de Dieu est dévoilé dans le don qu'il nous fait de son Fils. Désormais ce n'est plus à Jérusalem ni sur la montagne de Samarie qu'il convient d'adorer, mais en esprit et en vérité, dans la contemplation de la Croix. Le mouvement de l'Esprit est un mouvement descendant : il vient du ciel, il demeure sur le Fils pour qu'il le transmette à tout homme, à la multitude. C'est le mouvement de l'incarnation, de l'Annonciation à la Pentecôte, en passant par la Croix.

Certains reprochent à cette lecture descendante de ne pas prendre en compte les derniers mots de Jésus prononcés sur la Croix, selon St Luc. « "Père, entre tes mains je remets mon esprit" Et sur ces mots il expira. » (Lc 23,46) N'y a-t-il pas là, nous disent-ils, un mouvement d'offrande à Dieu ? La croix n'est-elle pas un sacrifice offert à Dieu le Père comme l'enseigne le Concile de Trente ? ... Cette parole, mise dans la bouche de Jésus, est la prière du juste persécuté tel que le psaume 31 l'exprime. Il convient de lire le psaume pour en comprendre le sens ; le verset 5 qui précède est : « tire-moi du filet qu'on m'a tendu, c'est toi ma force. ». Cette parole de Jésus n'est donc pas une offrande à Dieu, c'est l'appel au secours de celui qui est pris dans le filet des ennemis. C'est une prière de confiance en Celui qui peut le délivrer. Bien plus, le stique qui suit reprend dans une variation le "C'est toi ma force" et il précise : "C'est toi qui me rachètes, Seigneur". Nous sommes aux antipodes de la problématique sacrificielle qui voudrait que Jésus ait payé à Dieu la dette de nos fautes pour apaiser son courroux. Le psalmiste demande au Seigneur de le racheter, c'est-à-dire de le délivrer de la main de ses adversaires. Sur la croix, c'est le Père qui est appelé à racheter son Fils. Ce n'est pas le Fils qui offre au Père de quoi racheter les péchés des hommes.

Ce n'est pas un hasard si **Jésus a choisi de vivre sa Passion et sa Résurrection lors de la fête de la Pâque.** Fêter la Pâque cela signifiait pour le peuple juif, se souvenir de YHWH qui avait délivré son peuple de la servitude en Egypte. Il était venu à la rencontre de Moïse au buisson ardent :

Ex 3, 7-8 : *J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Egypte, j'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants. Certes, je connais ses angoisses. Je suis résolu à le délivrer de la main des Egyptiens et à le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et vaste, une contrée où ruissellent le lait et le miel...*

Et il confie à Moïse la mission de faire sortir son peuple de l'esclavage, de lui faire traverser la Mer de Roseau, la mer Rouge, pour le faire entrer dans une terre où coulent le lait et le miel. Ce n'est qu'après sa libération que le peuple rendra un culte à YHWH, ce sera le signe que c'est bien lui, YHWH, qui l'a fait sortir d'Egypte.

La veille de sa libération, c'est encore YHWH qui prescrit à son peuple de manger une tête de petit bétail sans défaut pour qu'il ait la force d'échapper à ses poursuivants et de traverser la Mer Rouge. Il doit choisir la taille de la bête en fonction de l'appétit des convives, tout doit être mangé, en étant prêt à partir, les reins ceints, les sandales aux pieds et le bâton à la main.

Rien n'est offert à Dieu, pas même un morceau de graisse. Ce n'est qu'après avoir été libéré qu'il est demandé au peuple des holocaustes et des sacrifices de communion. Dieu délivre gratuitement. Tout est prescrit par Dieu pour l'homme. Même le sang, qui appartient à Dieu, est pour les maisons, pour protéger les communautés familiales de la mort. (Ex 12, 1-14). C'est pourquoi il faut faire de ce jour-là un mémorial et le solenniser comme **une fête en l'honneur de YHWH**, à célébrer de génération en génération. Une fête de reconnaissance.

La Pâque est le souvenir d'un Dieu qui libère sans exiger au préalable que son peuple lui offre des holocaustes, des repas d'hommage. YHWH est un Dieu qui libère son peuple par amour et qui vient le nourrir, sans contrepartie, pour qu'il ait la force de vivre cette libération (Ex 3,12). Ce n'est qu'une fois libérés que les Hébreux offriront des sacrifices de reconnaissance et de communion en célébrant sa présence au milieu d'eux (Ex 24), purifiant leur être par l'écoute de sa parole et par l'engagement à la mettre en œuvre.



En nous rappelant les circonstances de cette fête, nous comprenons pourquoi Jésus a ardemment désiré célébrer la Pâque avec ses disciples avant de mourir. Il est le nouveau Moïse chargé de délivrer les hommes de l'esclavage, celui que fait peser sur eux la crainte de la mort (He 2,14-15). Il est plus que Moïse...

Il est aussi "l'agneau de Dieu", l'agneau de la Pâque, celui que Dieu nous donne en nourriture pour que nous ayons la force de traverser notre Mer Rouge, de vivre la mort comme une Pâque, comme une entrée dans la terre promise, comme un passage, pour sortir de l'esclavage. Jésus s'identifie à l'agneau pascal, il nous donne son corps en nourriture. Il se donne à nous. Toute sa vie, ses paroles et ses actes sont nourriture.

Il est "l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde" (Jn 1,29). Mais qu'est-ce que le péché du monde ? Dans cette expression de Jean-le-Baptiste, il n'est pas dit "qui pardonne les péchés", mais qui "ôte/enlève le péché du monde". Ôter le péché, c'est faire en sorte qu'il n'y ait plus de péché. Mais comment la Passion et la Résurrection peuvent-elles "ôter le péché du monde" ?

Pour cela, il faut sans doute réentendre les trois premiers chapitres de la Bible que nous n'aurons jamais fini de relire et de comprendre. Ils nous présentent l'archétype du péché, le principe du péché, le péché d'Adam et Eve, "figures" de tous les hommes et de notre humanité.

Le rédacteur final a mis l'un à la suite de l'autre, deux récits de création qui ne sont pas de la même époque, qui ne relèvent pas du même genre littéraire, et qui, en plus ne sont pas compatibles quant à l'ordre de création qu'ils présentent (Gn 1, 1 – 2,4a et Gn 2, 4b – 3, 24)). Pourtant l'effet de sens qui se dégage de leur lecture, l'un à la suite de l'autre, est saisissant. Le premier chapitre présente le projet de YHWH : que l'humain soit "à son image et comme sa ressemblance" (Gn 1, 26), c'est-à-dire que l'homme et la femme soient ses enfants, car l'expression "image et ressemblance" parle de filiation – il est dit en Gn 5, 3 : "lorsqu'Adam eut cent trente ans, il enfanta un fils à sa ressemblance comme son image et il lui donna le nom de Seth".

Comme l'auteur ne semble pas faire grande différence entre "image" et "ressemblance" il est aisé d'en déduire que l'humain, l'homme et la femme sont enfants de Dieu comme Seth est enfant d'Adam. D'ailleurs lorsque Luc présentera la généalogie de Jésus, il terminera par : "... fils de Kainam, fils d'Enôs, fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu" (Luc 3,37-38). Le texte parle donc bien de filiation au sens le plus naturel qui soit. Or au deuxième chapitre, Dieu, qui vient de mettre au monde l'Adam, lui donne un commandement : "Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, de mort tu mourras." (Gn 2,16-17). La

tentation qui survient aussitôt est inévitable ; elle pose une question de bon sens, elle se focalise sur la part d'interdit que comporte cette parole : si Dieu veut que nous soyons ses enfants, pourquoi nous interdit-il de manger d'un arbre ? **Si Dieu est le Tout-Puissant et donc s'il fait, pensons-nous, tout ce qu'il veut par simple décision, pourquoi nous, qui sommes ses enfants, ne pouvons faire tout ce que nous voulons ?**

Le serpent qui est "le plus rusé/nu des animaux des champs que YHWH avait faits" (Gn 3, 1) va insinuer le doute dans l'esprit de la femme. Mais tout d'abord qui parle ici ? Lorsqu'un animal se met à parler, ne sommes-nous pas dans le registre des fables où les animaux sont les prête-noms, les porte-parole des hommes et de leurs traits de caractère. D'ailleurs parle-t-on de la nudité (arumim) de l'homme et la femme (Gn 2, 25) et de la ruse (arum) du serpent (Gn 3, 1), ou de la ruse de l'homme et de la femme et de la nudité du serpent ? L'homme n'est-il pas le plus rusé des animaux des champs que YHWH avait fait ? Le propre de l'homme n'est-il pas de se demander quelle est l'intention, au-delà des mots, de celui qui me parle ? L'intelligence, la ruse, font que cette parole de YHWH peut être interprétée de plusieurs manières : Me dit-il cela pour me protéger ou me dit-il cela pour garder pour lui ce qu'il m'interdit ? Est-ce un conseil bienveillant, une sorte de mode d'emploi donné à l'homme qui vient juste d'être mis au monde ? – Lorsqu'on aime les champignons, il est nécessaire de recourir à l'avis de connaisseurs pour qu'ils nous indiquent ceux que l'on peut manger sans danger. Ou est-ce que YHWH m'interdit cet arbre pour préserver ses privilèges supposés ?

Le "serpent" qui trotte dans l'esprit d'Eve finit par penser que Dieu est un tyran qui protège ses privilèges par le mensonge : "Pas du tout, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal." Heureusement la transgression, l'expérimentation, sortent l'homme et la femme de l'illusion ; ils se rêvaient en dieux tout puissants, tout "sachants" ; tout ce qu'ils découvrent c'est qu'ils sont tout nus et ils en ont honte. Ils ont quelque chose à cacher : ils ont douté de celui qui les a mis au monde.



Leur regard sur Dieu, sur l'autre, sur la nature a perdu son innocence. Désormais le travail les fait suer, les relations hommes/femmes sont marquées par la séduction et la domination, le rapport aux animaux est marqué par des affrontements, une violence réciproque où l'homme n'est pas toujours vainqueur : "tu lui écraseras la tête et il te mordra au talon". La mort est pensée comme un retour à la glaise, à la poussière, presque au néant ; la consolation vient des enfants. Mais ces enfants hériteront des rivalités et des jalousies, Caïn, en mal de reconnaissance, tuera son frère Abel. Désormais l'histoire sainte pourra être lue comme la quête d'une sortie de la violence et l'espérance d'une relation renouée avec Dieu.

Ainsi donc, **le péché du monde consiste à ne pas croire que Dieu nous a créés pour que nous soyons à son image et à sa ressemblance**, c'est-à-dire pour que nous soyons ou devenions ses enfants. Alors nous pouvons commencer à comprendre comment Jésus de Nazareth nous sort de la problématique pécheresse. Tenté comme tout homme qui vient en ce monde, par le diable, par le "diviseur", Jésus lui répond : " l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. " (Mt 4,4). L'homme vit de la confiance en la parole de Dieu. Il croit que Dieu aime tous les hommes, tous ses enfants, "qu'il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes. " (Mt 5,45). C'est en lui ressemblant dans cette bienveillance à l'égard des ennemis que nous devenons vraiment ses fils. "Vous donc, vous serez parfaits comme votre père céleste est parfait." En Jésus nous découvrons que " Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils, son unique afin que tout homme qui croit en lui, ne périsse pas mais ait la vie éternelle." (Jn 3,16). Dans la Passion du Christ nous découvrons que notre Père ne garde rien pour lui, il va jusqu'à livrer "la chair de sa chair", son fils unique, pour que nous participions à sa propre vie. Par sa vie donnée jusque dans la mort, par le sang qui sort de son côté, il purifie notre cœur de toutes les idées diaboliques que nous nous forçons sur la divinité, il nous sort de l'idolâtrie. Il ôte le péché du monde.

Lorsque nous croyons qu'il se remet entre nos mains comme le pain rompu, qu'il se donne à nous corps et sang, il purifie nos cœurs de toutes les illusions mensongères. Son sang n'est pas versé sur les deux montants et le linteau de nos portes (Ex 12, 7), il est versé en nous, "Prenez et buvez-en tous", et sur nous, sur tous ceux qui se tiennent au pied de la croix, pour que nous vivions de sa vie - le sang, c'est la vie -, pour que nous

nous aimions les uns les autres comme il nous a aimés, jusqu'au don de notre vie. La manifestation de sa Résurrection scelle pour nous notre pardon définitif. C'est une alliance inconditionnelle qui est scellée au lieu même de la mort et du tombeau qui désormais est vide. Marie de Magdala est envoyée, elle devient l'apôtre des apôtres. Et les apôtres iront à la rencontre des pécheurs pour les inviter et leur annoncer la Bonne Nouvelle de la Résurrection, fussent-ils des assassins : celui que vous aviez tué, dira Pierre à la Pentecôte, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, Dieu l'a ressuscité. (Cf. Ac 2,22-24). Annoncer cela aux assassins c'est leur signifier le pardon que Dieu leur donne en son Fils.

C'est les inviter à reconnaître que Dieu n'a qu'un désir, que nous soyons ses enfants et que nous considérons nos limites humaines non pas comme ce qui nous différencie de Dieu, mais comme le marchepied de notre divinisation, car grâce à elles nous avons besoin des autres et nous apprenons à les aimer. Nous nous ouvrons à un amour qui peut aller jusqu'au don de soi pour les autres, à la ressemblance de l'amour que Jésus, Fils de Dieu et vrai homme, nous a porté. Oui Dieu nous a créés avec nos limites pour que nous devenions à sa ressemblance, capables de compassion et de service vis-à-vis de nos frères. Car Dieu est amour, et l'amour est service, pour la joie de tous.

Mc 10,45 : *Car le fils de l'homme est venu pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude*

Il importe d'être attentif au sens de cette sentence qui vient au terme d'un échange avec les fils de Zébédée et les dix autres, car elle a souvent été utilisée pour justifier l'idée que la croix était un sacrifice offert au Père pour nos péchés, l'agneau étant souvent pensé comme offert au Père, alors que nous l'avons vu, il est celui de la Pâque, celui que Dieu nous donne en nourriture pour nous libérer de la peur de la mort. Dans cette expression, à qui la rançon est-elle versée ? A Dieu ou aux puissants qui assujettissent les hommes ? Examinons la structure rhétorique de ce passage qui conclut la demande de Jacques et Jean, les fils de Zébédée.

Cet enseignement de Jésus est développé selon une structure concentrique qui oppose la manière de faire des puissants des nations qui dominent, et la règle de vie que Jésus propose à ses disciples : servir et même devenir l'esclave de tous. Tout bascule autour de l'affirmation : "Il n'en est pas ainsi parmi vous, au contraire".

Vous le savez,
A Ceux qu'on regarde comme **les chefs des nations**
 les tiennent sous **leur pouvoir**
B Et **les grands** sous **leur domination**
C Il n'en est pas ainsi **parmi vous**
 Au contraire
B' Si quelqu'un veut **être grand** parmi vous,
 Qu'il soit **votre serviteur**
A' Si quelqu'un veut **être le premier** parmi vous,
 Qu'il soit **l'esclave de tous**

Jésus justifie cet enseignement par les choix que lui-même a faits : "Car le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude." (Mc 10,45)

Autrement dit, Jésus a choisi d'être serviteur, une attitude du cœur qui s'oppose à la domination des "grands de ce monde" qui, eux, s'imposent par la force et se font servir. Il s'oppose à la manière des puissants, d'Hérode, de César, des chefs qui règnent par la crainte de la mort, et dont les serviteurs, les gardes, les légions, donnent la mort. Jésus, au contraire de leur manière de faire, a délibérément choisi de donner sa vie à ceux qui voulaient l'anéantir ; il a mis sa confiance en Dieu son Père et notre Père, et non dans la force. Par la résurrection que le Père et lui nous manifestent, il libère tous ceux qui croient en son Nom, en sa Résurrection, de la crainte de la mort, et de l'esclavage dans lequel nous maintient cette crainte.

Ceux qu'on regarde
 comme **les chefs des nations**
les tiennent sous leur pouvoir
Au contraire
 Si quelqu'un veut **être le premier** parmi vous,
 Qu'il soit **l'esclave de tous**
Car
le fils de l'homme n'est pas venu
 pour être servi mais pour **servir**
 et **donner sa vie en rançon pour la multitude**

Ce qui signifie, si l'on adopte la métaphore de la rançon, que Jésus libère tous ceux qui sont prisonniers des puissants car ils ont peur de la mort. La rançon est donc versée à ceux qui tiennent les hommes prisonniers sous leur pouvoir. De fait, Jésus a remis sa vie entre leurs mains.

En faisant de sa vie, une vie de service de ses frères, en invitant ses disciples à faire de même entre eux, Jésus institue en quelque sorte la loi constitutionnelle du Royaume. La communion des personnes et leur unité se fondent sur un décentrement où chacun se met à l'écoute de ses frères et sœurs. Ce décentrement ouvre à l'altérité de l'autre, il permet à l'Esprit de se glisser dans les cœurs entre les personnes, un esprit d'amour dont Paul dans sa première Lettre aux Corinthiens, nous dira comment il structure la communauté croyante (1 Co 12) et dont il nous donnera toutes les caractéristiques (1 Co 13).



Conclusion : *Dans les Évangiles, la mort du Christ n'est pas présentée comme un sacrifice offert à Dieu, mais comme un don du Christ aux hommes, un don du Père aux hommes, " car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. " (Jn 6,33) Jésus est pain vivant descendu du ciel. Oui, « Dieu a tant aimé qu'il a donné son Fils, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16). Ce don vient de Dieu, il est fait aux hommes, c'est une Pâque nouvelle qui est ainsi instituée.*

Mais alors d'où vient que nos célébrations soient encore marquées par l'idée que la Croix est un sacrifice offert à Dieu ?

La théologie du Concile de Trente et de la Messe de St Pie V

Lors de sa XXII^e session, le Concile de Trente a exposé "La doctrine touchant le sacrifice de la Messe". Cette déclaration dogmatique est facilement accessible sur internet. Dans son introduction, le saint concile prononce et arrête ce qui suit, pour être enseigné aux fidèles au sujet de **l'Eucharistie, considérée comme le véritable et unique sacrifice**" et dans le premier chapitre, il est dit à notre grand étonnement : "dans la dernière cène, la nuit même qu'il fut livré, se déclarant prêtre établi pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, il offrit son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, à Dieu le Père" Cette seule phrase contient deux affirmations erronées :

1. Le Christ ne s'est jamais déclaré "établi prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédek", c'est l'auteur inconnu de l'épître aux Hébreux qui lui donne ce titre (He 6,20).
2. Plus grave encore, lors de la Cène, Jésus ne s'est pas "offert, sous les espèces du pain et du vin, à Dieu son Père", mais c'est très explicitement, comme nous l'avons vu, à tous ses disciples. Il est vraiment **le pain descendu du ciel qui se donne à tous les hommes.**

Le concile inverse le sens de la Cène et par suite inverse le sens que Jésus a voulu donner à sa mort sur une croix car les deux sont liées. Car la Cène est le testament spirituel de Jésus, elle dit le sens de toute sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Peu avant, le concile affirmait : "Notre-Seigneur Dieu dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix, pour y opérer la rédemption éternelle". **La croix est donc considérée comme un autel où l'on offre à la divinité des sacrifices pour implorer son pardon.** Alors que, nous l'avons vu, le don que le Christ nous fait de sa vie, pour accomplir la volonté de son Père, dévoile sa miséricorde infinie. C'est parce qu'il nous pardonne qu'il se donne aux hommes jusque dans la mort. Personne ne fait de cadeaux à ceux à qui il ne pardonne pas. A fortiori, on ne se donne pas à celui ou à celle à qui l'on ne pardonne pas. Dans le don qu'il fait de lui-même à tous ses disciples, Jésus exprime son pardon. Lors de la Cène, le don exprime la perfection du don, le pardon.

Pour justifier sa conception de la mort de Jésus, et sa fonction de grand-prêtre, le concile s'appuie, tout au long des deux chapitres de sa déclaration, sur la Lettre aux Hébreux – ce qui est inévitable car il n'y a que cette "épître" qui attribue à Jésus cette fonction. Par ailleurs le concile cite librement la Lettre aux Hébreux : « à cause de la faiblesse et de l'impuissance du sacerdoce lévitique, il a fallu, Dieu le Père des miséricordes l'ordonnant ainsi, qu'il se soit levé un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, savoir Notre-Seigneur Jésus-Christ » (cf. He 7,11).

Ayant inversé le sens de la Cène, le concile inverse d'une manière quelque peu déroutante le sens de la mission des Apôtres :

« et sous les symboles des mêmes choses, les donna à prendre à ses apôtres, qu'il établissait lors prêtres du nouveau Testament ; et par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi, leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de les offrir, ainsi que l'Église catholique l'a toujours entendu et enseigné. »

Les apôtres sont donc constitués prêtres pour pouvoir offrir à Dieu les mêmes choses que le Christ. Alors que le Christ, lors de la Cène s'était offert à ses disciples pour qu'ils forment un seul corps nourri du même pain, qu'ils soient un comme lui-même est uni à son Père et qu'ils deviennent dans le monde les porteurs et les témoins de sa vie (Jn 17,20-23). Au lieu d'être envoyés dans le monde, les prêtres sont chargés de célébrer la messe en suppliant le Père d'accepter le sacrifice de son Fils, alors que c'est lui qui nous supplie d'accueillir le don qu'il nous fait de sa vie... Dans son deuxième chapitre, le concile **affirme que le sacrifice visible de la messe est propitiatoire**, c'est-à-dire qu'il rend la divinité propice aux fidèles qui lui offrent, par les mains du prêtre, le sacrifice de son Fils :

Car notre Seigneur, apaisé par cette offrande, et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les crimes et les péchés, même les plus grands, puisque c'est la même et l'unique hostie, et que c'est le même qui s'offrit autrefois sur la croix qui s'offre encore à présent par le ministère des prêtres, n'y ayant de différence qu'en la manière d'offrir.

Les débats liturgiques qui traversent l'Église catholique aujourd'hui trouvent là leur origine. La réforme liturgique a cherché – sans pouvoir aller jusqu'au bout – à rétablir le sens de la Cène tel que les Évangiles le présentent. Le déplacement de l'autel et le changement d'orientation du président de la célébration en témoignent. Au lieu que le prêtre, séparé du peuple, en avant du peuple, dans un espace sacré, sur un autel élevé, offre à Dieu le sacrifice de son Fils, le président de l'assemblée, placé derrière la table eucharistique, tourné vers les fidèles, leur transmet ce qu'il reçoit, le pain de la vie et la coupe du salut, sacrement du Christ qui se donne à nous jusque dans la mort.

Ce sont ces enjeux théologiques qui créent les tensions entre les "traditionnalistes" et les tenants de la "messe de Paul VI. Il ne suffit pas de dire que nous sommes tous frères et qu'il existe différents courants théologiques dans le Nouveau Testament – les quatre Évangiles donnent rigoureusement le même sens à la mort du Christ ; on ne voit de différences théologiques que si l'on projette sur les synoptiques et Jean les conceptions du Concile de Trente –. Il faut avoir le courage de reconnaître que l'Église n'a pas toujours été fidèle aux Évangiles qui demeurent le fondement même de notre foi en Jésus, Christ et Seigneur.

Le contexte de la Réforme Protestante permet de comprendre le repli identitaire qui a animé le Concile de Trente lors de ses dernières périodes, **il ne justifie pas l'inversion de sens** que les Pères conciliaires ont fait subir à la Cène et donc à la Passion du Christ. Il est vrai que cette inversion était déjà en germe dans certains écrits anciens et notamment dans l'épître aux Hébreux que cite abondamment, et presque exclusivement, le concile dans sa XXII^e session. Il convient donc de porter notre attention sur ce document qui semble accréditer le Concile de Trente. Nous n'aborderons que l'un ou l'autre point qui concerne directement notre sujet ; nous renvoyons ceux que cela intéresserait à l'ouvrage que nous avons écrit : L'épître aux Hébreux aux regards des Évangiles, Ed. du Cerf, Coll. Lectio divina, 2020, 724 p.

L'épître aux Hébreux

Ce document est un enseignement, ce n'est pas une lettre, même si les derniers versets nous incitent à croire ; il n'est donc pas utile de rechercher les destinataires et le lieu de sa composition. C'est très probablement l'œuvre d'un prédicateur itinérant proche des communautés pauliniennes – Apollos ? –. Il a probablement écrit cet enseignement en plusieurs temps, au fil des différentes communautés qui l'ont accueilli.

Le tout est fortement charpenté et Albert Vanhoye, dans une analyse rhétorique minutieuse, a mis en évidence une structure concentrique soignée. Le but de l'enseignement théologique de l'auteur est de montrer que Jésus accomplit les Ecritures et réalise la purification des péchés. Pour mettre en œuvre ce projet il a choisi de **prendre comme toile de fond les sacrifices du Yom Kippour et non la fête de la Pâque** que Jésus avait choisie et attendue. Or nous allons le voir, les deux rituels n'ont pas la même symbolique.

Lors de la fête du Grand Pardon, un personnel à part, issu de la tribu de Lévi, procède à des rites de purification minutieux et offre des holocaustes, des repas d'hommage, à la divinité, pour qu'elle daigne s'approcher à nouveau de son peuple et renouer l'alliance, malgré ses péchés. C'est le grand prêtre qui, une fois l'an, après un rituel qui doit être suivi rigoureusement, se risque à entrer dans le Saint des Saints pour aller à la rencontre de YHWH qui se manifeste alors au-dessus du couvercle de l'arche, dans la fumée des encens.



L'auteur de la Lettre va montrer que Jésus dans sa Passion accomplit le but recherché par ce culte en lui faisant subir des transformations fondamentales. Ce n'est plus dans un rite exécuté de manière quelque peu formelle, ce n'est plus dans une répétition annuelle que l'alliance est renouée, mais c'est par toute son existence, une fois pour toutes, que Jésus accomplit la purification des consciences. Dans la partie centrale – selon A. Vanhoye – l'auteur énonce le mystère d'accomplissement réalisé par la Passion du Christ :

He 9,11-14 *Mais le Christ est survenu, grand prêtre des biens à venir. C'est par une tente plus grande et plus parfaite qui n'est pas œuvre des mains /... / et par le sang, non pas des boucs et des veaux, mais par son propre sang qu'il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, et qu'il a obtenu une libération définitive. Car si le sang des boucs et de taureaux et la cendre de génisse répandue sur des êtres souillés les sanctifient en purifiant leur corps, combien plus le sang du Christ qui, par l'esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant.*

La mort du Christ est ainsi conçue comme un sacrifice offert à Dieu le Père pour la purification des péchés (He 1,3). Le rituel du Yom Kippour, nécessitait un grand prêtre, l'auteur va donc montrer que Jésus, quoique n'étant pas de la tribu de Lévi, la tribu des prêtres, est prêtre selon l'ordre de Melchisédek, un prêtre qui intervient entre Abram et le roi de Sodome (Gn 14,18.19.20), à une époque antérieure à l'institution des lévites. En recourant à ce personnage, il montre qu'il est possible, selon les Ecritures, d'être prêtre sans être de la tribu de Lévi. Ce qui intéresse l'auteur, ce n'est pas la manière dont ce prêtre officie lors de la rencontre entre Abram et le roi de Sodome, c'est simplement son statut de prêtre.

Par ailleurs, l'auteur de la Lettre ne retient de la fonction sacerdotale que le fait que le prêtre doit offrir, et offrir à Dieu. Dans la Lettre, l'insistance sur la fonction d'offrande est permanente. Dès l'introduction du thème du Christ grand prêtre, c'est sa fonction d'offrande qui est évoquée :

He 5, 1.3 : *Tout grand prêtre, en effet, pris d'entre les hommes, est établi en faveur des hommes pour leurs rapports avec Dieu. Son rôle est d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. /... / il doit offrir pour lui-même aussi bien que pour le peuple, des sacrifices pour les péchés.*

He 5, 5.7 : *C'est ainsi que le Christ non plus ne s'est pas attribué à lui-même la gloire de devenir grand prêtre; il l'a reçue... /... / C'est lui qui, au cours de sa vie terrestre, offrit prières et supplications avec grand cri et larmes à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé en raison de sa crainte révérencielle.*

He 7, 27 : *Il n'a pas besoin comme les autres grands prêtres d'offrir chaque jour des sacrifices pour ses propres péchés, puis pour ceux du peuple. Cela il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même.*

He 8, 3-4 : *Tout grand prêtre est établi pour offrir des dons et des sacrifices; d'où la nécessité pour lui d'avoir quelque chose à offrir. Si le Christ était sur la terre, il ne serait pas même prêtre, la place étant prise par ceux qui offrent des dons conformément à la loi.*

He 9,7.9 : L'ensemble étant ainsi installé, les prêtres, pour accomplir leur service, rentrent en tout temps dans la première tente. Mais dans la seconde, une seule fois par an, seul entre le grand prêtre, et encore, ce n'est pas sans offrir du sang pour ses manquements et pour ceux du peuple. /... / C'est là un symbole pour le temps présent : des offrandes et des sacrifices y sont offerts, incapables de mener à l'accomplissement, en sa conscience, celui qui rend le culte.

He 9, 11.12.13.14 : Mais le Christ est survenu, grand prêtre des biens à venir. /... / et par son sang, non des boucs et des veaux, mais par son propre sang, qu'il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire et qu'il a obtenu une libération définitive. Car si le sang des boucs... /... / combien plus le sang du Christ, qui par l'esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant.

He 9, 25-28 : Et ce n'est pas afin de s'offrir lui-même en sacrifice à plusieurs reprises, comme le grand prêtre qui entre chaque année dans le sanctuaire avec du sang étranger. Car il aurait dû souffrir à plusieurs reprises depuis la fondation du monde. En fait, c'est une seule fois, à la fin des temps, qu'il s'est manifesté pour abolir le péché par son propre sacrifice. Et comme le sort des hommes est de mourir une seule fois, - après quoi vient le jugement - ainsi le Christ fut offert une seule fois pour enlever le péché de la multitude...

L'auteur oppose clairement les offrandes rituelles répétées chaque année, incapables de purifier durablement les consciences, et l'offrande existentielle que le Christ a faite de sa vie, une fois pour toutes. Mais à qui s'est-il offert existentiellement ? Certes tout homme qui veut faire la volonté de Dieu, doit s'offrir à Dieu. Il ne peut entendre le désir de Dieu que s'il se fait "tout ouïe", s'il se rend totalement disponible pour accueillir l'inattendu de Dieu. Le Christ a accueilli la volonté du Père qui était qu'il s'offre à la multitude. L'offrande à Dieu n'est que la première étape de l'action. Elle en appelle une autre : entendre et comprendre ce que Dieu désire. C'est ce qu'énonce très précisément Paul dans sa lettre aux Romains. Après avoir invité les frères à s'offrir en sacrifice vivant (Rm 12,1), il poursuit :

Rm 12, 2 *Soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait.*

Se mettant à la disposition de Dieu, le croyant doit discerner quelle est sa volonté. Et dans les Évangiles, la volonté de Dieu concerne la relation au prochain, le service du frère, la manière de pardonner et de vivre les conflits, elle concerne notre manière d'accueillir le Royaume, comme les enfants qui vivent dans la confiance en ceux qui leur ont donné et leur donnent la vie. Lors du Sermon sur la Montagne Jésus nous dit que si nous voulons vraiment être les fils de notre Père céleste, il convient d'aimer nos ennemis comme le Père les aime. Et Paul conclura ce même chapitre par : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien. » (Rm 12, 21)

La Croix unit ces deux axes fondamentaux de la foi du Christ, la confiance en son Père, celui qui donne la vie, et qui lui redonnera la vie, et l'amour des ennemis, c'est-à-dire le refus de la violence à leur égard. La croix et la résurrection nous révèlent que la mort est une Pâque. Celui dont on peut dire : « qui le voit, voit le Père », celui-là est allé jusqu'à se livrer aux mains des hommes les plus violents, celui-là a choisi de vouloir du bien jusque dans la mort de ses pires ennemis, plutôt que de donner la mort. Il a choisi de donner sa propre vie plutôt que prendre celle des autres. Il a espéré en eux, il a espéré leur conversion (Jn 3, 14). Sa Résurrection vient attester de la vérité de ce chemin.

L'épître aux Hébreux reconnaît dans la contemplation de la Croix, le lieu de purification de nos consciences, mais énonce que cette purification se fait par l'offrande sacrificielle du Christ à son Père sur la Croix, alors que la mort du Christ est une offrande du Père aux hommes, une offrande qui anéantit les mensonges de "l'antique serpent". C'est pour accomplir la volonté aimante de son Père à l'égard des hommes, que le Christ s'est offert à tous ses disciples lors de la Cène, et qu'il s'est livré entre les mains de ses ennemis sur la croix.

Pour justifier sa lecture sacrificielle de la mort de Jésus, l'auteur est contraint de "biseauter" les Écritures qu'il cite abondamment – Paul dirait sans doute qu'il "trafique de la parole de Dieu" (2 Co 2,17), et c'est peut-être bien d'Apollos qu'il parle dans la deuxième lettre aux Corinthiens (2 Co 2, 17 – 3, 2) –.

Nous ne prendrons ici qu'un exemple : la manière dont il cite et utilise le psaume 39 grec/40 hébreu. Il convient de commencer par lire le Psaume en entier et de repérer sa structure rhétorique. Le psalmiste déploie sa prière en quatre temps :

- 1^e temps : Un temps de reconnaissance des initiatives prises par YHWH à l'égard de son peuple. « Je veux l'annoncer, le dire, il en est trop pour les énumérer » (Ps 39, 6)
- 2^e temps : Une affirmation pour le moins étonnante : « Tu ne voulais pas de sacrifices / ... / tu n'en exigeais pas. » (Ps 39, 7). Cette gratuité des actions de YHWH, suscite chez le psalmiste une mise à disposition reconnaissante de lui-même à l'égard de Dieu : « voici je viens. ... Il m'est prescrit de faire ta volonté » (Ps 39, 8-9)
- 3^e temps : Une proclamation de la tendresse de YHWH, de sa justice, de sa vérité, de son amour dans la grande assemblée. (Ps 39, 10-12).
- 4^e temps : Ce n'est qu'après avoir reconnu les actions de YHWH, son amour et sa fidélité, que le psalmiste lui adresse une demande personnelle : « mes torts retombent sur moi, / ... / YHWH, viens vite à mon aide. » (Ps 39, 13-18). Parce qu'il sait que Dieu prend pitié, il lui demande de l'aide.

Dans ce psaume, ce qui plaît à Dieu, ce ne sont pas les sacrifices, les holocaustes, les victimes, c'est la réponse qui vient du cœur de l'homme dans la reconnaissance de ce qu'il a fait pour lui. C'est la louange dans la grande assemblée.

L'auteur de l'épître aux Hébreux va citer une première fois trois versets de ce psaume, les versets 7, 8 et 9. Puis après les avoir cités, il les reprendra une deuxième fois en les agencant différemment et en ajoutant, au milieu de la reprise, un commentaire. La mise en parallèle du psaume et de la première citation permet de repérer une modification que l'auteur introduit en 10, 6 :

Alors que le psalmiste disait : "holocaustes, victimes, tu n'as pas demandés/exigés", l'auteur de la Lettre aux Hébreux dit : "holocaustes et (sacrifices) pour le péché ne t'ont pas plu." Le changement de verbe peut paraître anodin, mais si l'on considère maintenant la reprise synthétique que fait l'auteur (He 10, 8-9), nous percevons que ce changement prépare le sens qu'il veut donner au psaume.

<u>Psaume 39/40</u>	<u>Citation faite par l'auteur d'Hébreux</u>
7 sacrifices, oblations, tu ne voulais pas tu m'as donné un corps holocaustes, victimes, tu n'as pas DEMANDES	10 ⁵ En entrant dans le monde, il dit : Sacrifices, offrandes, tu n'en as pas voulu, tu m'as façonné un corps 10 ⁶ holocaustes et pour le péché ne t'ont pas plu
8 alors j'ai dit : Voici je viens ; Au rouleau du livre il m'est prescrit 9 de faire ta volonté ; ô mon Dieu j'ai voulu ta loi au profond de mes entrailles	10 ⁷ Alors j'ai dit : Voici, je viens dans la section du livre, il est écrit au sujet de moi pour faire ô Dieu ta volonté.

Si YHWH n'a pas voulu les offrandes, c'est qu'elles ne lui plaisaient pas, et non pas, comme le disait le psalmiste, que YHWH n'en demandait pas. Elles ne lui ont pas plu alors que, précise clairement l'auteur, elles sont prévues par la loi ?

<u>Psaume 39/40</u>	<u>Reprise synthétique faite par l'auteur d'Hébreux</u>
10 ⁶ Il déclare tout d'abord : 7 sacrifices, oblations, tu ne voulais pas tu m'as donné un corps holocaustes, victimes, tu n'as pas DEMANDES	10 ⁸ Alors il a dit : Sacrifices, offrandes holocaustes, [sacrifices] pour le péché Tu n'en as pas voulu, ils ne t'ont pas PLU
8 alors j'ai dit : Voici je viens ; Au rouleau du livre il m'est prescrit 9 de faire ta volonté ; ô mon Dieu j'ai voulu ta loi au profond de mes entrailles	Lesquels, conformément à la loi, sont offerts 10 ⁹ Alors j'ai dit : Voici, je viens pour faire ta volonté.

C'est là le deuxième changement : il consiste à insérer, au milieu de la reprise de la citation, un commentaire personnel : "Lesquels conformément à la loi, sont offerts". On peut même penser que la reprise synthétique n'avait d'autre but que de corriger le psalmiste qui affirmait que Dieu ne demandait pas de sacrifices.

Alors que le psaume soulignait que Dieu n'avait pas attendu que son peuple lui offre des sacrifices pour agir en sa faveur par "des merveilles et des projets" – Dieu avait fait sortir son peuple de la servitude sans exiger que les Hébreux lui offrent des sacrifices – l'auteur de La Lettre tient de son côté, à rappeler qu'il ne s'agit pas de négliger les sacrifices car ils sont prescrits par la loi. Si donc ils n'ont pas plu à Dieu, alors qu'ils sont prescrits, c'est que ce qui lui était offert ne lui plaisait pas. Il s'agit donc d'offrir de meilleurs sacrifices. Or "tu m'as façonné un corps" (He 10, 5), c'est donc ce corps qu'il convient de t'offrir en sacrifice.

L'auteur change ainsi complètement le sens du psaume et justifie ainsi la manière dont il a présenté la mort du Christ comme un sacrifice offert à Dieu le Père, lors du chapitre précédent (He 9, 13-15). Tu m'as donné un corps, c'est ce corps que je t'offre en sacrifice.

D'autres citations sont utilisées de la même manière à la même fin.

Une transformation du sens de la Passion

Lorsque, dans les dix premiers chapitres de son enseignement, l'auteur présente le salut apporté par la mort et la résurrection du Christ, jamais il n'évoque le rôle et la responsabilité des adversaires et des ennemis dans sa mise à mort. Cette élimination a un effet majeur sur le sens de la Passion. Il opère, comme le disait Bernard Sesboüé dans son livre, Jésus-Christ l'unique médiateur, un court-circuit : Au lieu que la mort de Jésus résulte de la volonté maléfique des ennemis et de la constance de l'amour de Dieu face à elle, la mort devient une conséquence immédiate de la volonté du Père, ce dernier a voulu que son Fils s'offre à lui dans la mort. Il a voulu en quelque sorte le soumettre à une épreuve d'obéissance ultime, et parce qu'il a obéi face à la mort qu'il lui proposait, il le délivre ensuite de celle-ci, il l'élève. (He 7, 8).

C'est la conception du Père qui est en jeu : est-il celui qui va se déposséder de sa vie par amour, ou est-il quelqu'un qui exige avant tout une obéissance inconditionnelle jusque dans la mort ?

Suivons le déroulement de la Passion tel que nous pensons pouvoir le lire dans les Évangiles.

Le Christ, à Gethsémani, se met à la disposition de son Père pour faire sa volonté, et la volonté de son Père, si nous suivons les événements dans leur chronologie, est qu'il s'offre, se livre sans combattre, entre les mains de ses ennemis. Sa non-violence permettra aux gardes de l'arrêter, de le conduire aux grands prêtres, qui le livreront à Pilate, qui finira par accéder à leur demande et le crucifiera. Il a, vis-à-vis de ses ennemis, la même attitude qu'il a eue lors de la Cène vis-à-vis de Judas.



Lorsqu'il expire, il livre le souffle/esprit aux hommes ; pour l'évangéliste Jean c'est presque une anticipation de la Pentecôte. Ressuscité, il se manifeste à ses disciples et les envoie à travers le monde, leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde.

Le schéma ci-dessous représente le déroulement de la Passion tel que nous le lisons dans la Lettre aux Hébreux. L'absence des ennemis transforme l'ensemble des mouvements.



Pour faire la volonté de son Père, le Christ, sur la croix, s'offre à lui en sacrifice pour la purification des péchés. Ayant accompli la volonté du Père, il peut aller s'asseoir à la droite de la Majesté dans les hauteurs (He 1, 3). Désormais il intercède auprès du Père pour les pécheurs (He 7, 25). Ce qui sous-entend qu'il est nécessaire d'intervenir auprès du Père pour qu'il devienne bienveillant à l'égard des pécheurs qui, eux, n'obéissent pas jusque dans la mort à la volonté divine.

Le rôle des pécheurs n'est pas d'abord d'accueillir le don que Dieu nous fait en son fils, il consiste à marcher à la suite du Christ, à entrer dans la même confiance en Dieu que le Christ, il est l'initiateur, l'accomplisseur de notre foi (He 12, 2). Ce qui, évidemment n'est pas faux, mais qui centre avant tout notre prière sur l'offrande, alors qu'il convient de donner toute sa place à l'accueil de la vie qu'il nous donne : "Prenez, ceci est mon corps, /... / Prenez et buvez-en tous, ceci est mon sang."

Dans ce schéma, il n'y a pas à accueillir l'Esprit Saint, le "Défenseur" (Jn 14, 16-18, 26), qui enverra les disciples annoncer au monde la Bonne Nouvelle de la résurrection. Il n'y a pas l'"Avocat" (Jn 2, 1-2) qui est auprès du Père pour nous défendre des jugements de notre cœur si ce dernier venait à nous condamner, pour nous dire que Dieu est plus grand que notre cœur (Jn 3, 20). Par ailleurs l'Esprit ne structure pas la communauté chrétienne en un corps diversifié en ses membres, un corps signifiant la présence du Christ ressuscité dans le monde.

Mais la différence la plus importante, nous semble-t-il, réside dans le fait que la figure du Père, et donc la figure de l'autorité n'est pas la même. Selon les Évangiles le Christ est l'expression de la miséricorde du Père. Lorsqu'il se livre entre les mains de ses ennemis c'est le Père qui se livre en nous livrant son Fils. Selon l'épître aux Hébreux, la croix est une épreuve éducative, une façon de mener à la perfection l'obéissance. Quel est le Père qui ne châtie pas ses enfants ? L'obéissance inconditionnelle est alors une fin qui justifie toutes les souffrances.

Peut-on encore parler du Sacrifice du Christ ?

Oui, nous le pensons ! Nous croyons même que l'eucharistie accomplit tous les sacrifices de l'Ancien Testament.

- Les sacrifices de communion, car "nourris du même pain nous formons un seul corps".
- Les sacrifices pour les péchés, car le don que le Christ fait de sa vie aux pécheurs est identiquement un pardon. "Nul n'est trop loin pour Dieu"
- Les sacrifices d'expiation, car le corps transpercé de Jésus nous dévoile l'infinie miséricorde de Dieu. Son sang nous purifie de toutes les conceptions diaboliques que nous avons sur la divinité. (L'expiation biblique est d'abord une purification du cœur, ce n'est pas une offrande compensatoire).
- Les sacrifices d'alliance, car Dieu est allé nous tendre la main au plus profond de notre refus. Il a ainsi tissé "un lien si fort que rien ne pourra le défaire".
- Et même les holocaustes, car l'eucharistie est un repas d'hommage que Dieu nous offre dans le don total de son Fils.

Mais nous le voyons bien, à travers cette énumération : l'eucharistie n'accomplit tous les sacrifices de l'ancienne alliance qu'à condition de croire que c'est Dieu qui, en Jésus-Christ, s'offre à l'homme, se sacrifie pour l'homme.

Le terme de sacrifice n'est donc pas à rejeter, mais il faut le convertir, comme Paul le fait dans ses lettres. L'important est de lui donner un contexte qui permette de le comprendre dans le bon sens.

Conclusion : En redonnant ainsi au Père son vrai visage, celui dévoilé sur la croix, nous serons à même de lui ressembler, car 'nous le reconnaitrons comme nous sommes connus', pourrait-on dire en paraphrasant saint Paul (1 Co 13,12), ou, en paraphrasant saint Jean, 'nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est' (1 Jn 3,2).

Implications liturgiques

Pour comprendre comment le Concile de Trente a pu inverser le sens de la Cène, il faudrait suivre l'évolution des anaphores durant les quatre premiers siècles : de la Didachè à l'anaphore d'Ambroise de Milan (en passant par la célébration décrite par Justin). Mais cela dépasse largement le cadre de notre intervention. Nous l'avons esquissé dans notre livre sur l'Épître aux Hébreux au regard des Évangiles.

Il faudrait bien sûr, dans le même temps voir comment les Pères de l'Église, et notamment Origène, ont utilisé les différents sens de l'Écriture pour comprendre la mort du Christ à partir des sacrifices du Lévitique, tout comme l'avait fait l'auteur de l'Épître aux Hébreux.

Ce parcours permettrait de comprendre les étapes qui ont jalonné les siècles jusqu'au Concile de Trente que nous avons évoqué. Là encore nous renvoyons à notre livre cité plus haut.

Et enfin il faudrait comprendre ce qui a justifié la Réforme Liturgique qui a suivi le Concile Vatican II. Comment on est passé de la messe de St Pie V à la messe de Paul VI.

La réforme a cherché à retrouver le sens de la Cène tel qu'il est exprimé dans les Évangiles et chez Paul. Cependant les artisans de cette réforme n'ont pu aller au bout de leur travail ; cela aurait marqué une rupture trop brutale par rapport à la messe de St Pie V et aurait sans doute contraint l'Église à reconnaître publiquement que le Concile de Trente avait pu s'égarer. Or, encore aujourd'hui, les responsables ecclésiastiques ne veulent pas soulever la question de l'infaillibilité ou de l'indéfectibilité de l'Église. Or c'est précisément sur l'infaillibilité de l'Église que s'appuient les "traditionnalistes" pour légitimer la célébration selon le rituel de St Pie V. Malheureusement nous constatons que le Concile de Trente n'a pas été fidèle aux Évangiles.

Incidence sur la gouvernance de l'Eglise

Le fait de s'écarter progressivement de la symbolique de la Pâque que Jésus avait choisie pour vivre sa Passion et sa Résurrection pour adopter la symbolique de la fête du Yom Kippour, fait que l'on est passé en quatre siècles du "presbytéros", qui veut dire "le très ancien", à la figure du "prêtre" unique médiateur entre l'assemblée et Dieu, un "prêtre" chargé d'offrir à Dieu le sacrifice de son Fils.

L'ancien a fini par endosser concrètement tous les habits du sacrificateur, i.e. des prêtres de la Première Alliance. Si bien que certains vont jusqu'à parler de la formation des Lévites, lorsqu'ils parlent de la formation des séminaristes, les futurs prêtres... Ceci n'est pas sans incidence sur la manière de penser et d'exercer l'autorité.

Si le modèle est celui du "hièreus" qui offre des sacrifices, la présidence de la communauté sera exercée par un homme, car ce sont toujours les hommes qui offrent des sacrifices sanglants à la divinité pour la rendre propice – les femmes, elles, sont du côté de l'engendrement et de la vie –. Les "hièreus" formeront une classe sociale à part, séparée du peuple, médiatrice entre le peuple et la divinité. Elle aura, seule, accès à l'espace sacré, à l'autel des sacrifices. Enfin si Dieu est conçu comme celui qui demande une obéissance inconditionnelle, le "hièreus" aura tendance à exiger la même soumission de la part des ses ouailles, car Dieu représente la perfection et nous sommes appelés à lui ressembler, à aimer comme il nous a aimés. Dans ce cas de figure, nous avons là le fondement du cléricalisme.

Si le modèle est celui de "l'ancien", alors la présidence veillera à donner une place à chacun et notamment aux jeunes, elle exercera un discernement pour que chaque membre exerce une fonction au service du corps, en fonction de ses capacités et des dons de l'Esprit Saint. Le modèle de la communauté sera plutôt celui des communautés pauliniennes telles qu'elles sont décrites dans la Lettre aux Romains (Rm 12) ou dans la première Lettre aux Corinthiens (1 Co 12). Il n'y aura pas de différence ontologique entre celui ou celle qui préside et les autres membres de la communauté, seulement une différence de charismes et de ministères. La fraction du pain ne se fera pas dans un espace sacré, mais c'est toute l'assemblée, où qu'elle se réunisse, devenu corps du Christ, qui sera dépositaire du sacré.

Conclusion

Ces quelques évocations montrent à quel point la compréhension de la parole du Christ, " Ceci est mon corps... ", est importante, car la Cène conditionne notre compréhension de la Croix, et par le fait même, si nous croyons que « qui voit le Fils, voit le Père », elle conditionne notre façon de concevoir notre Père et notre capacité à l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre intelligence, elle conditionne notre vie communautaire, elle conditionne notre être ensemble : nourris du même pain, comment sommes-nous invités à former un seul corps ?

Nous n'aurons jamais fini de comprendre la manière dont Dieu nous appelle à être à son image comme à sa ressemblance. Le Concile Vatican II, nous a ouvert des portes; avec la réforme liturgique qui a suivi, il nous a engagés à traverser la rivière, ... Continuons à avancer pour traverser le gué...



LA CONVERSATION DES CORPS

Marie BINET

Le langage du corps au sein de l'intimité conjugale, on en parle depuis des siècles et ce n'est pas fini, mais on va essayer de l'aborder sous différentes thématiques.

Une histoire dans l'histoire

La relation de soi avec son corps, c'est une histoire personnelle dans la grande histoire. La relation au corps **évolue avec le temps**, à titre personnel mais aussi dans le temps de l'histoire humaine.

Saint Irénée *Notre chair c'est nous même, Unité du corps, esprit et âme. « Le fils de Dieu s'est fait chair, Dieu s'est fait homme » donc notre chair est importante. En modelant l'homme, le Père avait en vue son fils incarné, et l'homme est donc jusque dans sa chair l'image du fils de Dieu.*

Voilà qui pose bien les choses. Mon corps est **image et ressemblance de Dieu**. Notre corps, nous avons à en prendre soin. Nous sommes pleinement incarnés : que c'est beau et que c'est bon ! On pose déjà ce que devient la sexualité conjugale avec une telle beauté du corps qui est créé parce que nous sommes faits pour aimer à l'image et la ressemblance de Dieu.

Par ailleurs nous sommes aussi liés par l'**éducation** que nous avons reçue. Est-ce que nous avons grandi dans une famille où il y avait de la démonstration affective ? Avons-nous été touché ou pas ? Avons-nous pu librement être dans une expression émotionnelle ? L'a-t-on été autour de nous ? Qu'elle a été la relation au plaisir ? Il y a des familles dans lesquelles le plaisir c'est très lointain, c'est une fois qu'on a fait plein d'efforts, qu'on l'a mérité etc. Et donc du coup le plaisir est quelquefois inaccessible. Il y a aussi le dialogue. Est-ce que on peut se parler ? Est-ce qu'on peut se parler de tout ? Est-ce que je peux me dire ? Est-ce que je peux entendre l'autre ? Tout cela concerne aussi le corps. Il y a des familles dans lesquelles la douleur du corps n'est pas entendue (« tu t'es fait mal, cela va passer »).

Il y a aussi les **représentations** et les **stéréotypes**. Le corps, nous en avons tous une vision. Déjà, quand on se regarde dans un miroir, on se trouve plus gros que la réalité qui est vue par les autres. Il va y avoir l'esthétique. Quand on vieillit, on prend quelques kilos et les formes changent. J'ai dans mon cabinet des personnes qui me disent : « Je ne supporte pas qu'elle soit comme ça, j'aimerais bien qu'il remaigrisse, etc. ». Nous avons donc une esthétique du corps qui va être en jeu dans la manière d'aller l'un vers l'autre. Bien sûr, il y a les représentations et les stéréotypes dans le genre : le corps d'un homme, le corps d'une femme, ça serait comment ? Il y a la mode de la barbe depuis quelques années alors que pendant longtemps il n'y en avait pas. Il y a des hommes dans l'histoire qui portaient des jupes et en ce moment cela ne se fait plus. Il y a donc des représentations qui vont être liées à la culture et au temps.

Après, il y a tout ce qui est autour de la **connaissance**, de la médecine, de la biologie, des neurosciences parce qu'aujourd'hui le corps on le connaît beaucoup mieux qu'il y a 50 ans. Pendant des siècles, on a été sur des croyances parce que « on pensait que ». Sauf qu'aujourd'hui, on a acquis des connaissances grâce à l'imagerie, aux études et ce qui va être empirique, va être validé par la médecine. Je prends par exemple ce qui se passe au niveau du plaisir masculin et féminin. C'est Master et Johnson dans les années 50 qui ont fait des expériences en vrai. Ils ont demandé à des couples de faire l'amour devant eux pour pouvoir vraiment qualifier ce qui se passait au niveau physiologique et au niveau des réactions. C'est ce qui a permis de pouvoir vraiment montrer qu'elle était la réponse sexuelle. Aujourd'hui, on se sert très simplement de ces études là pour pouvoir expliquer comment l'homme et la femme peuvent arriver non seulement à partager un plaisir mais à être dans un mouvement de leur corps dans la sexualité.

Ensuite, il y a les **religions**. Si on prend la religion catholique (il n'y a pas qu'elle qui est concernée), on est passé par des moments où il y avait la pureté à tout prix. Pour les évangélistes et c'est un courant qui revient très fort aux Etats-Unis, la question est de grande importance aujourd'hui encore. Autre point, l'adultère : le sixième commandement du Deutéronome parle de sexualité à travers l'adultère, mais ce n'est pas le seul moment dans la Bible où on parle de sexualité de cette manière-là. Il y a eu aussi la virginité de la Vierge Marie. C'était très bien, sauf que du coup on s'est mis à rendre asexuées un certain nombre de personnes : les enfants, les personnes en situation d'handicap, les personnes âgées, les prêtres. Et donc la sexualité n'était « autorisée » que lorsqu'il y avait un couple qui devait procréer. Je résume et je grossis le trait mais il y a eu cette tendance-là. Ce qui fait qu'on est passé à côté d'une connaissance et aussi d'une réalité. Je prends un autre exemple : les manifestations naturelles du corps n'étant pas comprises, ni connues scientifiquement, ont été dans la religion catholique, et après dans la médecine à partir du XVIIIe siècle, dénoncées et condamnées. Cassien par exemple disait (et cela a été repris par d'autres derrière lui) que les pollutions nocturnes, c'est-à-dire les éjaculations spontanées qu'un homme peut avoir, relevaient du péché. C'était pervers et puni de plusieurs jours de jeûnes. Au XVIIIe siècle, la médecine a repris cela en disant que c'était interdit. C'est l'onanisme : toute éjaculation hors d'une relation sexuelle était condamnable. On a fait des générations de jeunes garçons et d'hommes qui se sont mortifiés, qui se sont culpabilisés. Il y avait même des mortifications physiques dans les pensionnats pour les jeunes garçons, alors que c'est un phénomène naturel, hormonal, qu'un homme peut connaître à partir de l'adolescence plusieurs fois dans sa vie. Un homme comme une femme peut jouir en dormant : pour les hommes, cela se manifeste avec une éjaculation. C'est un phénomène naturel. On est donc sur une évolution de la connaissance qui fait qu'il y a une approche différente du corps, dans la manière d'en parler, de se connaître, de se découvrir.

La société occidentale va aussi aujourd'hui, à travers sa **culture** et sa tradition, donner aussi une vision du corps. Il y a d'autres peuples, d'autres cultures sur notre terre où le corps n'est pas pris en considération : il est juste une enveloppe. En Occident, le corps, c'est nous. Comment alors puis-je entrer en relation avec mon corps ? Comment puis-je recevoir l'autre avec son corps ?

Dans notre monde contemporain, il y a des **influenceurs** sur les réseaux sociaux qui parlent du corps à tort et à travers. On a commencé avec un culte du corps dans les années 80 avec beaucoup de performance (il fallait le doper, le muscler, l'affiner) et aujourd'hui on dit « votre corps, c'est le vôtre ». Alors on l'aime beaucoup mais en même temps on finit par le détester parce qu'il n'est pas dans la norme, il n'est pas comme il faut. Il y a un tiraillement quelle que soit la génération dans laquelle on est. Je pense au jeunisme : en vieillissant, les premières rides, c'est rigolo, mais il faudrait que cela s'arrête !

L'**intelligence artificielle** pose beaucoup de questions par rapport à l'incarnation : il existe de plus en plus d'applications ou de logiciels qui sont proposés pour aimer. Une intelligence artificielle pour faire l'amour avec une intelligence artificielle : c'est compliqué mais cela existe et se développe. Auparavant, ce qui existe depuis longtemps, il y avait la possibilité de faire l'amour avec un robot. Les robots sont très bien faits aujourd'hui : ils ont complètement l'apparence d'un homme et d'une femme. Il y a aussi, aux États-Unis et en France, le fait de faire l'amour à distance avec son compagnon ou sa compagne : on fait l'amour à distance et ça fonctionne, mais il n'empêche que le corps est avec soi et qu'on n'est pas avec le corps de l'autre.

L'**érotisme et la pornographie** sont des phénomènes intéressants à étudier, puisque là le corps a pleinement sa place. Seulement dans la pornographie, le corps n'a que la place et il n'y a plus le reste. Même le corps, dans ce cas-là, devient un objet : il n'est plus respecté et pris dans sa dimension en tant que personne.

Une découverte

La peau c'est notre premier et plus grand organe. Quand un bébé naît, il a 100 000 milliards de neurones qui ne sont pas encore connectés entre eux. **Le bébé explore son corps dès le ventre de sa mère** : on a des images de bébé qui se touche le sexe in utero. Il va connaître et découvrir, à sa naissance et puis dans sa petite enfance, l'érogénité de son corps. Tant mieux si une petite fille se touche le clitoris et le petit garçon le pénis quand ils sont petits, bien sûr pas devant tout le monde, car cela permet à leurs neurones de se connecter. S'il n'a découvert sa main, il ne l'utilisera jamais ; c'est pareil en fait avec son sexe. Le fait de toucher permet des connexions qui vont lui permettre plus tard, plus grand, de pouvoir se connecter à sa sexualité et du coup de la partager.

Parlons maintenant **de génitalité et de masturbation**. Quand un enfant non pubère se touche, il est dans la découverte : ce n'est pas une masturbation telle qu'on peut l'entendre pour un adulte. A l'adolescence, c'est aussi l'occasion d'une découverte parce qu'il y a des nouvelles sensations. Cette masturbation qui a été condamnée pendant des siècles, on sait aujourd'hui qu'elle permet de connecter, de comprendre, de connaître. Cette condamnation est un peu hypocrite parce que, pour un garçon, c'est assez facile de connaître et de comprendre comment il fonctionne car tout petit il voit et touche, alors que pour une fille c'est différent car interne et caché. Si la fille n'apprend pas à se découvrir, la femme peut le faire avec son conjoint si elle attend l'âge adulte ; il n'empêche qu'il peut y avoir aussi cette nécessité à un moment de bien comprendre, ne serait-ce que d'un point de vue de la physique, comment elle est faite. La masturbation, ce n'est pas que pour mon plaisir, c'est aussi pour pouvoir mieux me donner et partager ce plaisir avec l'autre.

J'entends régulièrement des hommes dans mon cabinet qui me disent : « Elle ne se connaît pas et elle refuse d'apprendre à se connaître ; comment je fais ? ». Si elle ne veut pas, elle ne peut pas aller plus loin.

Donc, il y a une connaissance mutuelle. Les hommes, qui peuvent avoir l'habitude de s'être touché, croient se connaître, mais le problème, c'est que souvent ils sont trop centrés là-dessus et ils oublient qu'ils ont un corps qui est fait de plein d'autres zones très intéressantes... qu'ils ne découvrent qu'un peu plus tard.

La découverte du corps passe par le **regard** que je pose sur mon corps. Si je n'aime pas mon corps, je ne le donnerai pas, je ne laisserai personne l'approcher. Quel regard je pose sur le corps de l'autre ? Quelle **parole** je pose sur mon corps (« Moi je suis moche, je suis grosse ») ou sur le corps de l'autre (« T'as vu : qu'est-ce que t'as grossi », « Tu ferais mieux de faire attention à la manière dont tu t'habilles », etc.) ? C'est dévalorisant ! Est-ce que je pose des **gestes** agréables sur mon corps (je me masse, je me fais un soin du visage, etc.) ? Je me souviens d'une patiente qui me disait : « Je me lave vite fait bien fait et puis c'est tout ». Elle ne s'occupait de son corps que pour l'hygiène et le reste du temps elle ne voyait pas son corps, ne le regardait pas. Bien sûr, elle mettait une chemise et un pantalon parce qu'il fallait bien quand même sortir dans la rue, mais c'était tout...

Quelle est mon **identité** avec ce corps ? Je vous vois tous devant moi. Vous êtes tous habillés différemment, vous n'avez pas les cheveux de la même couleur, vous n'avez pas les yeux de la même couleur. Votre corps dit quelque chose de vous. Est-ce qu'on assume le fait d'être comme on est et notamment en vieillissant ? Cela n'empêche que cela dit quelque chose de moi ! Et qu'est-ce que j'en fais ?

Ensuite, il y a mon **identité sexuée** : je suis une femme, je suis un homme. Est-ce que je peux assumer ma féminité, ma masculinité ? Mon corps montre des formes particulières, une force particulière, une sensualité particulière. Est-ce que je peux aussi être bien avec ?

A quel **toucher** suis-je habitué(e) ? Quel est le toucher que j'aime (tendre, bien-être, brutal, kiné, vaisselle, sensuel, calin, consolateur, maternel, paternel...) ? Une patiente m'a dit récemment que c'était compliqué avec son conjoint parce qu'il la caressait comme il aurait fait la vaisselle !

Quand on est dans la découverte, on s'occupe aussi de notre **sensorialité**. Nous avons cinq sens. Nous avons tous souvent un sens prioritaire et un secondaire. Dans la sexualité, dans le corps à corps, ces sens comptent énormément. Est-ce que j'aime l'odeur de l'autre ? Est-ce que j'aime la qualité de sa peau ? Comment et où est-ce que j'aime qu'on m'embrasse ? Comment je suis avec ces cinq sens qui sont notre manière d'être au monde ? Prenons l'exemple du bébé, c'est par les cinq sens qu'il commence à être au monde. Il se connecte à sa maman par la peau, l'odeur, le goût et la vue (la distance avec le sein de maman est la seule compatible avec sa vision). La sensorialité se travaille dans la rencontre des corps.

Il y a aussi tout ce qui est **mécanique et physiologique**. Je fais la différence entre orgasmique et orgasmique. Un corps, très mécaniquement, peut jouir sans qu'on fasse grand-chose. Il y a des femmes qui disent « Je ne sens rien, mais je jouis quand même » parce que leur cerveau est très bien connecté : cela fonctionne mais elles n'y sont pas complètement. L'orgasme, c'est le corps entier qui d'une manière beaucoup plus voluptueuse va pouvoir être dans ce plaisir. Le contrôle de soi compte donc énormément, que l'on soit un homme ou une femme. Plus on est contrôlant, plus c'est compliqué dans la sexualité : il faut être extrêmement détendu pour que tout marche bien !

Il y a toutes les **expériences** que l'on a faites. La découverte de notre corps, de notre sexualité, c'est aussi : a-t-on un corps plutôt vibrant, un corps que l'on utilise comme une carapace, comme une armure, un corps que l'on sent diminué, qui a pu être amputé ? Je pense à ces femmes à qui on enlève l'utérus pour lesquelles le retour à la sexualité demande quelque chose de particulier. Je pense aussi aux hommes à qui on a retiré la prostate, avec une incidence sur leur vision de leur corps et bien sûr sur leur sexualité. Est-ce que mon corps est malade et me donne des empêchements à... ? Est-ce que je tiens compte de ce corps de cette manière-là ? Comment je le respecte, comment j'en prends soin et comment du coup je peux accepter de le donner ?

L e langage du désir

Le corps fait partie du langage du désir : c'est quand même avec le corps qu'on attire l'autre ! C'est ce que j'appelle la « **séduisance** ». Est-on séduisant en tant qu'homme, en tant que femme ? Chacun a cette compétence, qui peut être innée ou qui peut se travailler. La séduction, c'est ce qu'on va exercer sur l'autre. Cela peut être très sain comme cela peut être un peu stratégique, mais en tout cas il y a une séduisance à travers le corps. La manière de se tenir, la manière de parler, la manière de regarder, la manière de faire les gestes : tout cela dit quelque chose de nous et on le sait très bien. Quand on a envie de faire une rencontre, le corps se met en action pour se montrer.

Le **regard** est l'élément le plus important : dans un couple, lorsqu'on ne se regarde plus, on devient inexistant. Le corps se replie sur lui-même, il ne va plus se donner.

Si on a du désir pour le corps de l'autre, c'est qu'on a envie de créer une **intimité** avec lui ou avec elle. On franchit un cap. Quand on est juste ami, on peut se prendre dans les bras, on peut se consoler mais, dans la relation conjugale, on va beaucoup plus loin : on se mélange.

Le langage du désir à travers le corps, c'est pour **se dire**. On dit beaucoup de choses avec son corps. On peut, par exemple, montrer sa colère simplement par son attitude...

La **pudeur** est un voile important qui permet de garder secret pour soi ce que l'on n'a pas envie de donner à tout le monde ou à n'importe qui. Dans son corps, il y a des choses qu'on garde pour soi. Même dans un couple, il peut y avoir de la pudeur. Je pense à certaines femmes qui disent : « il est hors de question qu'il me touche un sein n'importe quand, n'importe comment ». C'est un endroit qu'elles veulent réserver à certains moments.

La sexualité conjugale, le corps à corps conjugal, est **secret**. Cela se fait dans un endroit où personne ne vient et personne ne devrait le savoir. C'est un langage unique, particulier, et c'est tellement bon, tellement beau ce qui se passe dans cette intimité.

Le premier langage du corps que nous avons appris avec nos parents est la **tendresse**. C'est ce qui permet de découvrir l'attachement affectif, l'attachement relationnel et que, en couple, nous cherchons perpétuellement à retrouver, tous les jours. Comment est-ce que l'on est tendre, l'un avec l'autre, un peu tous les jours ? C'est le ciment du couple parce que ce sont toutes ces manifestations dans le toucher et dans le regard qui disent à l'autre « tu existes à mes yeux et je t'aime ».

On n'est pas tous égaux, on n'a pas tous la même façon de ressentir la **sensualité** de notre corps. Il y a des personnes beaucoup plus sensibles au toucher que d'autres, des personnes qui recherchent ce toucher (sans forcément de sexualité), d'autres moins. Du coup, comment est-ce que je connais les parties de mon corps qui sont agréables ?

L'**érotisme** est un langage du corps. Nous avons plusieurs endroits érogènes sur notre corps. Les femmes en ont plus que les hommes, mais souvent les hommes connaissent mal les leurs. Ce qui est intéressant en couple, c'est d'apprendre à redécouvrir la sensualité de l'un et de l'autre et d'augmenter la découverte, la connaissance érotique, de l'un et de l'autre à travers son corps. Cela fait partie des moments de complicité, de connivence dans le couple. Cet érotisme permet de réveiller le corps après la sensualité et réveiller son corps, c'est lui permettre de s'ouvrir davantage à recevoir l'autre et à se donner.

Quand on est dans la conversation des corps au cœur d'une intimité conjugale, on vit du **sexe** (n'ayons pas peur d'utiliser ce mot)! Ce sexe est là pour dire à l'autre « J'ai envie d'être avec toi, d'être au cœur de toi, et j'ai envie que tu viennes au cœur de moi ». C'est ce qu'il y a de plus beau et malheureusement ce n'est pas forcément bien parlé aujourd'hui mais quand on le parle bien et qu'on le vit, on vit plus que juste du plaisir : on vit quelque chose qui remplit.

Se mélanger

La sexualité s'éduque : on n'est pas né avec la connaissance de la sexualité, ce n'est absolument pas inné, c'est un acquis. Elle s'apprivoise dans son corps et dans celui de l'autre, elle se dit, elle s'exprime, elle s'ancre. Elle dit quelque chose de moi, de mon affectivité, de mon attachement. Il y a des personnes qui sont très en demande de sexualité : elles ne sont pas forcément perverses mais cela vient remplir leurs vases affectifs, il y a une demande affective forte derrière. D'autres personnes ont beaucoup plus de difficultés à y aller parce qu'il peut y avoir plus de peur ou un peu moins de désir.

Le premier acte sexuel qu'on partage dans un couple, c'est le **baiser** parce que, quand on s'embrasse vraiment, on mélange les fluides, il y a une pénétration des deux bouches. Quand on s'embrasse, ce n'est pas pareil avant et après : on a partagé avec l'autre quelque chose qu'on ne partage habituellement pas. Ce baiser, c'est celui que le plus souvent on finit par ne plus échanger au fur et à mesure que le couple vieillit ensemble. On oublie alors que c'est vraiment le premier geste qui a montré qu'il y avait une intimité et qu'on avait envie d'être avec l'autre...

Se mélanger, c'est « **aller vers** » parce qu'une conversation des corps, cela ne se fait pas s'il y en a un des deux qui ne veut pas. Cela ne se fait pas si on ne prend pas l'initiative.

Se mélanger c'est accepter de **fusionner** : on est dans un corps qui va dans l'autre. On est l'un contre l'autre très fortement. Cette intensité, est-on prêt à la vivre ?

Il y a la prise d'initiative, le fait d'**oser**. Les couples qui viennent me voir quand ils ont des difficultés dans leur sexualité disent : « Je n'ose plus, je ne suis pas sûr(e), cela va être non ». On finit par ne plus rien faire ! Moins on a cette conversation du corps, moins on la fera parce que le désir s'éteint progressivement : il faut le stimuler en permanence.

Se mélanger, c'est partager des **fluides** et du **peau à peau**. Des femmes me disent parfois : « Je ne supporte pas de sentir que je vais peut-être avoir un peu de sperme, je ne supporte pas s'il a transpiré ». Et des hommes me disent : « Il faut absolument qu'elle se lave avant ». Il y a plein de conditions. Pourquoi pas mais jusqu'à quel point est-on prêt à vraiment accepter l'homme et la femme tels qu'ils sont créés, avec ces fluides, avec ce peau à peau ? Cela fait partie aussi d'une conversation qu'on peut avoir et qui peut évoluer dans le temps. C'est important de se le dire. Je me souviens d'un homme qui ne voulait plus faire l'amour avec sa femme, parce qu'elle avait une odeur qu'il ne supportait pas : il n'osait pas le lui dire et, elle, pensait qu'elle était rejetée.

Se mélanger, c'est aussi du **cœur à cœur**. Ce n'est pas que du corps, sinon, c'est de la pornographie. Si je me donne avec mon corps, qu'est-ce que je donne de moi en plus ? Est-ce que j'ai conscience de donner quelque chose de moi en plus ? Souvent, on donne bien plus : c'est ce dont les jeunes témoignent quand ils ont eu des relations sexuelles alors qu'ils n'étaient pas complètement prêts, et même des adultes qui changent constamment de partenaires. Au bout d'un moment, ces derniers ont envie de vivre quelque chose intérieurement, de partager quelque chose avec l'autre, au-delà juste du corps. Ce qui s'exprime avec ce corps est essentiel et magnifique. Les couples qui n'ont plus de sexualité depuis plusieurs mois ou plusieurs années, alors qu'ils aimeraient, sont malheureux parce qu'il y a quelque chose qui ne se vit plus et qui appartient au couple.

La sexualité conjugale

La sexualité conjugale est au cœur d'une relation conjugale. C'est une **danse à deux**. C'est vraiment bon que les deux aient envie, mais quelques fois il y en a un qui a plus envie que l'autre. Ce n'est pas très grave, c'est normal. La sexualité, c'est comme l'amour, cela fluctue.

Ce n'est pas linéaire d'autant que les hommes et les femmes n'ont pas les mêmes **rythmes biologiques**. Les femmes sont cycliques à partir de la puberté, ce qui fait que leur sexualité va aussi suivre ce cycle. Hormonalement, elles ont plus de désir pendant la période fertile et peuvent aussi avoir un regain de désir juste avant les règles ou pendant les règles. Cet effet cyclique fait qu'elles ne sont pas disponibles et réceptives tout le temps alors que les hommes oui, parce que les hommes hormonalement sont beaucoup plus linéaires. C'est jusqu'à la fin de leur vie qu'ils ont de la testostérone, même si elle commence à baisser à partir de 30 ans et que, plus ils vieillissent, plus elle baisse. Un collègue me disait que les hommes se féminisaient un peu plus en vieillissant en étant moins pris par leur pulsion et en étant davantage dans la tendresse, la sensualité et l'érotisme. Il n'empêche qu'il y a ce côté un peu plus linéaire, avec le matin un peu plus de testostérone présente, qui fait que cela peut être compliqué pour un homme de comprendre que sa femme n'a pas envie mais que ce n'est pas parce qu'elle ne veut pas de lui. Il y a cette différence de rythme du corps et, avec la ménopause, la femme redevient un peu plus linéaire. C'est à elle aussi de voir comment elle profite de cette nouvelle période pour peut-être redécouvrir sa sexualité autrement. Pendant les grossesses, les femmes ont des fluctuations qui font qu'il y a parfois un regain de désir extrêmement fort pendant le 2ème trimestre et certaines peuvent découvrir l'orgasme à cette période là. La sexualité qui est au cœur du couple, demande de tenir compte de cette différence homme-femme dans les rythmes, dans la manière d'être réceptifs. Les hommes sont en trois minutes à peu près disponibles et prêts à avoir un orgasme. Pour les femmes, il faut physiologiquement à peu près vingt minutes. Cela ne veut pas dire qu'un homme ne peut pas attendre une demi-heure et qu'une femme ne peut pas aller beaucoup plus vite. La connaissance de son corps et la complicité dans le couple interviennent aussi.

Il y a des moments, où il faut travailler la **créativité** pour arriver à trouver un rythme commun. Ce n'est pas toujours évident ! C'est souvent plus facile quand on part en week-end que lorsqu'on reste tout le temps à la maison. La créativité peut concerner plein de choses : les gestes, les positions, les lieux, les mots qu'on se dit avant, le partage des fantasmes... Cela demande une ouverture.

Je prends l'exemple d'hommes qui me disent : « J'arrête de faire l'amour avec ma femme, elle fait l'étoile, c'est inintéressant ». Il y a une **ouverture** du corps mais il n'y a pas d'ouverture du cœur, ni une disposition à réellement se donner. La femme a l'impression de se donner... mais en fait elle ne se donne pas complètement, elle retient une partie d'elle. La **gratitude** est difficile à donner dans ces cas là : on a du mal à dire à l'autre « Merci pour ce bon moment ». Ni l'un ni l'autre va avoir envie de le dire ! Dans le cas d'une sexualité qui est épanouissante, d'une conversation des corps qui est intéressante, qui fait du bien, on a envie de dire merci, comme quand on a passé un bon moment au restaurant à bien manger et à bien se parler.

Il s'agit de travailler toute cette qualité du **don** et cette qualité de la **réception**. Le sacrement de mariage est à l'image du don total du Christ pour son Eglise, de Dieu pour son Peuple. Il n'y a ni condition, ni retenue. Les époux, lorsqu'ils décident de se marier sacramentellement, disent oui à ce don total d'eux-mêmes. Dans la sexualité, c'est compliqué ! Il y a des moments où on retient un peu de soi. Finalement, lorsqu'on est passé à côté de la connaissance des plaisirs masculin et féminin qui peuvent se rencontrer, cela empêche des hommes et des femmes de se donner totalement. Je retiens une partie de moi. Je ne donne que ce qui serait permis ou ce qui ne serait pas défendu ou ce que je choisis... Si je me donne totalement, je lâche et si je lâche, je peux donner mon plaisir. Il y a des femmes qui disent : « Je ne peux pas faire la grimace devant lui ». Je ne peux pas montrer mon plaisir à l'autre.

Comment peut-on être dans un **partage** qui va porter du **fruit** ? Quand on a une sexualité épanouie, on est beaucoup plus souriant, on est beaucoup plus joyeux et on a envie de recommencer, on a plus envie d'aller avec l'autre. Quand il y a une rencontre comme cela dans le couple, cela libère de l'ocytocine, l'hormone de l'attachement. On renforce son lien conjugal. On se fait un bon petit coup de dopamine, l'hormone du plaisir, on met un peu de vasopressine, on a une sérotonine qui va être plus équilibré : tout va bien ! Quand on me dit « On n'a pas le temps de faire l'amour, on n'a pas le temps de se parler comme cela : c'est fatigant », je réponds « Tant mieux car vous dormirez mieux après ! ». C'est stimulant pour la relation, stimulant pour chacun et cela vient donner une couleur à la relation qui est unique et qui appartient à chaque couple. C'est vraiment une création, une créativité unique à chaque couple.

Je me donne totalement corps, cœur et esprit, dans la **chasteté**. La chasteté, c'est le respect de l'intégrité physique, affective, psychologique et spirituelle de la personne. Si j'ai cette conversation du corps avec l'autre, je n'abîme pas l'autre. Si ce que je pose comme geste ou comme parole sur ce corps abîme l'autre, je ne suis plus dans la chasteté. C'est toute la problématique du consentement. Dans notre pays, depuis pas très longtemps, est reconnu pénalement le viol conjugal, lorsque ce consentement n'est pas respecté.

Ensuite il y a la question du **pardon**. Une sexualité épanouie est une sexualité qui se vit au cœur d'un couple qui s'entend. On peut se réconcilier, comme on dit, sur l'oreiller. Une conversation des corps peut précéder une conversation verbale. Pour certains, cela passera mieux. Et pour d'autres, il faudra d'abord avoir une conversation verbale et ensuite aller sur l'oreiller ! Peut-être que cela peut se discuter pour éviter certains blocages. . .

Dans cette conversation, on n'est pas obligé d'aller toujours jusqu'à la pénétration et jusqu'au plaisir total. On peut avoir un dialogue des corps qui va être dans un érotisme qui est tout aussi satisfaisant et pour l'un et pour l'autre. On s'est juste retrouvé dans la chaleur du corps de l'autre.

Il y a une **union** et une **communion** dans l'orgasme. Même s'il est important de ne pas se mettre la pression, ce qui pourrait entraîner du stress et des dysfonctionnements, jouir ensemble au même moment, savoir que l'un et l'autre peuvent vivre ce plaisir, renforce la complicité et donne beaucoup de joie. Cette conversation des corps dans la sexualité conjugale apporte de la joie. J'ai des couples dans mon cabinet qui se parlent très bien, qui n'ont pas de problème de communication verbale et qui viennent me voir pour un problème de communication vraiment sexuelle. Ils sont malheureux, tout autant que des couples qui n'arrivent pas à se parler verbalement.

Souvent, quand les couples viennent me voir pour une difficulté dans leur sexualité, ce n'est pas la conversation des corps qui est difficile mais c'est réellement la conversation des cœurs. Ils n'arrivent plus à se parler avec leur corps parce que leur relation est malade. En soignant la relation, le langage du corps revient comme un peu au premier jour et même il s'embellit, s'enrichit de tout ce qu'ils ont appris et vécu.

La sexualité ne s'arrête jamais : à 90 ans, on peut encore vivre une sexualité. Il y a des circonstances qui peuvent venir l'altérer, l'arrêter pendant quelques temps mais on peut la vivre. On peut continuer à la vivre d'une manière ou d'une autre par cette connaissance mutuelle, cette complicité et puis cette confiance.

La conversation des corps, « je me donne à toi », c'est pareil qu'avec le cœur, « je me confie à toi, dans la confiance ». Lorsqu'un homme ou une femme n'est plus dans la confiance, il va retenir quelque chose et cela peut provoquer des dysfonctions sexuelles (vaginisme chez la femme, trouble de l'érection et de l'éjaculation chez un homme). Les traumatismes peuvent aussi venir altérer la conversation du corps vis-à-vis de soi et avec l'autre. Il y a toutes les agressions sexuelles qui ont été vécues mais ce peut être aussi une opération chirurgicale mal gérée. Comment suis-je dans ce rapport au corps qui fait que je vais pouvoir me donner, et puis accueillir le corps de l'autre, avec ses cicatrices, avec ses expériences, et puis peut-être des expériences passées dans des corps à corps qui ont été vécues avec d'autres, autrement qui ont laissé de belles traces, et quelques fois moins bonnes.

La sexualité conjugale s'apprend. Ne vous désespérez pas si vous avez l'impression qu'il y a des moments de creux. C'est normal : il y a des soirs où on n'a pas envie de se parler et il y a des soirs où on n'a pas envie de faire l'amour. Il y a des mois où on est préoccupé par son boulot et où on n'a pas envie d'être avec l'autre. La première conversation des corps qu'est la tendresse reste essentielle : « J'ai peut-être pas envie de faire l'amour avec toi mais je peux te prendre dans les bras », « J'ai peut-être pas envie de te parler ce soir mais je te fais un sourire et je te regarde ».

Le corps peut dire énormément : 80 % de notre communication passe par le corps. Donc finalement réaccorder de la place au corps dans la relation intime, c'est redonner encore plus de place à cette relation, cette communication que l'on peut avoir l'un avec l'autre, et pour le bonheur de l'un et de l'autre jusqu'à la fin.

LE CORPS DANS NOTRE CONTEMPORANÉITÉ

Christelle Guillin

Sociologue de formation, je donne des cours à l'Institut Catholique de Toulouse depuis maintenant 15 ans. Je vais aborder dans cette conférence la question du corps dans nos sociétés occidentales actuelles, en croisant plusieurs disciplines connexes, anthropologie, sociologie, psychologie sociale, et même philosophie. L'image choisie pour l'affiche de cette université d'été est très parlante, nous y reviendrons.

Notre réflexion va se diviser en trois parties. En premier lieu, nous allons, sur la base d'observations, dégager des éléments de contexte ; ensuite, nous nous référerons aux travaux de différents auteurs pour parler des représentations du corps ; enfin, nous évoquerons les usages sociaux du corps à travers diverses pratiques notamment sportives, avant de conclure.

La jeunesse fera l'objet d'un focus particulier, la vieillesse également. C'est dans les âges extrêmes de la vie que se manifestent les phénomènes sociaux les plus voyants, qui éclaireront notre réflexion.

Eléments de contexte

Je vais vous livrer pour commencer une phrase qui vous semblera peut-être déroutante : « Vous nous avez apporté le corps. ».

Cette sentence énigmatique figure dans un livre de l'anthropologue français Maurice Leenhardt, qui, lors d'un voyage en Nouvelle Calédonie effectué en 1947, s'était entretenu longuement avec un chef kanak. A la question « Qu'est-ce que nous Français vous avons apporté ? », le dignitaire local fit cette réponse inattendue : « Vous nous avez apporté le corps. » Il s'avère que tout ce qui a rapport au corps au sens commun, biologique, du terme n'existe pas dans la culture kanak. Les kanaks pensent à l'être humain en tant que relié à tout ce qui est vivant, et rattachent ce que nous nous appelons organes (le coeur, etc. ..) au végétal. Quelle idée curieuse ! C'est une façon radicalement autre de concevoir le monde, d'être au monde, une autre ontologie.

Mon existence au monde va dépendre de ma culture. Le mot corps existe bien en langue kanak mais il n'a rien à voir avec le corps biologique. Notre perception occidentale du corps n'est pas universelle mais spécifique ; nombre de cultures n'ont pas la même vision que la nôtre, notamment en ce qui concerne les catégories corps, esprit, âme, ou encore nature et culture. Pour cela je vous renvoie aux travaux du professeur (anciennement au Collège de France) Philippe Descola qui a travaillé sur la notion de vivant plutôt que nature (à la suite de Levi-Strauss sur nature/culture).

Représentations du corps

Quel est notre rapport au corps en Occident, dans notre contemporanéité ? Qu'est-ce qu'un corps finalement ?

Si l'on tape dans un moteur de recherche « corps CNRTL » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, c'est un site émanant du CNRS), on voit défiler des pages et des pages de définitions par discipline, où l'on cherche vainement un consensus. En philosophie, la vision dualiste du corps et de l'âme héritée de Platon et reprise par Descartes prévaut toujours dans les pratiques médicales conventionnelles, où, dans la tradition occidentale, on soigne le corps sans soigner l'esprit dans le même temps. Un autre courant de pensée, dans lequel s'inscrivent Epicure et Spinoza, envisage le corps et l'esprit comme les deux attributs d'une même substance. Au vingtième siècle, le philosophe Maurice Merleau-Ponty donne une nouvelle définition du corps : « Le corps est celui que je vis comme profondément mien parce que c'est par lui que j'éprouve, parce qu'il est le vecteur docile de mes intentions, corps qu'en vérité je suis plutôt que je ne le possède. » Pour Merleau-Ponty, l'on EST le corps plus que l'on A un corps, le corps inscrit notre existence dans le monde. Le philosophe parle de « corps propre » qui est donc le corps vécu ; on peut dire que le corps est un véhicule de l'être au monde. Là il n'y a pas de séparation stricto sensu cartésienne entre le corps d'un côté, l'esprit de l'autre.

Nous allons maintenant nous intéresser aux enjeux du rapport au corps en Occident. Comment est pensé le corps, alors que le sens commun le lie au biologique ? Peut-on aller au-delà de cette vision traditionnelle ? Quelle valeur sociale a le corps ? Pourquoi se soucie-t-on autant du corps dans nos sociétés contemporaines ? En bonne tradition dualiste, on dit « J'ai le corps qui me fait mal », on dit aussi « Je suis mal dans ma peau ». Comment déterminer le corps de l'autre ? Je pourrais dire « Dans cette salle, je vois des corps. » sauf qu'on ne dit jamais cela, ou alors seulement dans une morgue ! Je dirais plutôt « Je vois des hommes et des femmes dans cette salle. » L'élément visuel décisif, pour l'apparence corporelle, c'est la peau ; sur ce sujet, je vous renvoie aux travaux du sociologue et anthropologue David Le Breton.

En Occident, on est passé du corps instrument de travail, dans les champs ou ailleurs, au travail sur le corps par des pratiques physiques, sportives, alimentaires liées à la santé, au bien-être (fitness, yoga, etc.). L'industrialisation a bouleversé la donne mais il y a toujours des individus qui utilisent leur corps, leur être, pour faire des choses pénibles.

Le souci contemporain du corps s'incarne dans une post-modernité, chrononyme utilisé par beaucoup de penseurs, dont Michel Maffesoli. Le philosophe Jean-François Lyotard définit la post-modernité par la fin des grands récits qui donnent du sens à la vie, avec une sécularisation croissante. La modernité, allant du 16^e siècle jusqu'aux années 1960, est caractérisée par trois éléments : le rationalisme cartésien, le matérialisme (au détriment du volet spirituel), et l'individualisme.

Le sens courant, médiatique ou politique du terme « individualisme » n'est pas du tout le même que le sens scientifique qui prévaut dans la recherche. En sociologie, l'individualisme est un processus, amorcé au 16^e siècle, lors duquel l'individu essaie de s'émanciper des groupes : « J'existe moi aussi ! ». Le groupe a beaucoup d'emprise sur moi, mais en tant que sujet j'existe ! » L'individualisme n'est donc pas synonyme d'égoïsme. L'égoïsme s'oppose à l'altruisme. Du point de vue de la sociologie, l'individualisme c'est un apport de liberté, d'autonomie ; je vous renvoie à des auteurs comme Anthony Giddens, ou François de Singly. L'individualisme évoque pour nous le règne de la concurrence généralisée, la guerre de tous contre tous, la compétition à outrance, le libéralisme économique lié à la doctrine capitaliste. Pourtant, l'individualisme occidental c'est tout autre chose. Avoir le droit d'aimer sans intervention familiale comme c'était le cas dans le passé, avoir le droit de choisir son conjoint, d'avoir des relations électives, de participer à une élection démocratique, de décider soi-même de sa vie. Cette liberté exige des conditions sociales particulières ; il faut vivre ensemble, pour cela on a besoin de lois pour que les droits de chacun soient appliqués. L'individu doit avoir les moyens de devenir lui-même, et il ne doit pas subir de discrimination. Quand ces conditions sont réunies, « l'individualisme est un humanisme », nous dit François de Singly.

U sages sociaux du corps

Concernant le corps, je veux prendre soin de moi, être bien dans ma peau comme la jeune fille sur l'affiche de cette Université d'Été.

La société nous renvoie des injonctions : soyez jeune, beau, belle, musclé, mince, bronzé. On accorde ou non de l'importance à ces principes de références, porteurs de valeur sociale positive. Ils peuvent vite devenir normatifs, prescriptifs. Tu dois être comme ça pour être comme tout le monde ; si tu veux t'insérer dans la société, tu dois te conduire comme ça ; et là, on a un schéma de conduite, une norme sociale. Les notions de valeur et norme sociale figurent en bonne place dans les travaux du philosophe et sociologue Jean de Munck. Le diktat du corps beau et sain, renvoie aussi à une société de l'image, du regard de l'autre, du spectacle (le mot vient de spectaculum en latin, montrer). Le regard sur soi change en présence des autres, l'interaction crée une influence mutuelle.

Il y a dans l'occident contemporain un culte exacerbé de l'apparence : le paraître l'emporte sur l'être. Je fais faire chaque année un exercice à mes étudiants : je leur donne des verbes (être, avoir et faire) et leur demande de les utiliser pour dire ce que nous renvoie la société, et ce qu'ils veulent eux. Les jeunes ne sont pas dupes ; ils disent : la société nous renvoie « Tu es parce que tu as et tu fais », nous voulons renverser l'ordre, être, faire, avoir. Je vais rajouter le verbe paraître. Les jeunes ont connu au collège et lycée les catégories, l'étiquetage, la stigmatisation de ceux qui ne sont pas dans la norme, les catégories "boloss" et "populaire". C'est violent. Dans cette société où le paraître l'emporte sur l'être, beaucoup de jeunes développent des troubles psychologiques, notamment alimentaires (anorexie, boulimie).



Les canons esthétiques (minceur, etc) sont fixés, mais la beauté n'est-elle pas subjective ?

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann a étudié les pratiques de plage, le monokini ; il est allé demander à des jeunes femmes seins nus quels étaient leurs critères de beauté. Aucune n'a verbalisé le fait qu'elle allait prendre de l'âge, sortir de la norme, se métamorphoser (nous sommes en métamorphose permanente, des cellules naissent et meurent). Comment ces personnes vont-elles vivre leur vieillissement ?

Le mythe de la jeunesse éternelle est entretenu par le marché, la publicité, l'industrie de la mode. Des pratiques que l'on croyait révolues reviennent avec les mannequins, que dans le milieu on appelle portemanteaux. Ce n'est pas le vêtement qui s'adapte au mannequin, c'est le mannequin qui s'adapte au vêtement. Industries de la mode, des cosmétiques, des régimes, chirurgies plastiques, tout un pan de l'économie s'est emparé de l'apparence, dans une société de surconsommation. A cela s'ajoutent les réseaux sociaux (Instagram, Tik Tok) qui ciblent les jeunes, avec des influenceurs véhiculant ces normes. Une pression sociale considérable pousse au conformisme.

Herbert Kelman, chercheur en psychologie sociale, souligne le fait que le conformisme peut relever de la complaisance ou de l'identification. Dans le premier cas, l'individu se conforme extérieurement au groupe pour continuer d'y être accepté, avoir la paix ; dans le second, l'individu désire maintenir des relations positives avec un groupe qui l'attire. Ce conformisme peut avoir des effets uniformisants. Sommes-nous des clones ? Il y a une seule espèce humaine, homo sapiens : nous avons un génotype commun, mais des phénotypes différents ! Nous sommes différents par l'apparence physique, l'être intérieur, l'éducation, la culture...

Quelle est la valeur de l'Homme dans le culte de l'apparence ? Quelle est la valeur sociale de la personne vieillissante ou handicapée ? Entretenir, réparer, modeler, voire augmenter le corps peut passer par des mises en jeu du corps, des pratiques sportives et alimentaires. En vieillissant, on fait les choses moins vite, cela s'appelle la déprise. Un centenaire en bonne santé peut encore pratiquer la course, mais il court moins vite qu'à vingt ans. Edgar Morin, sociologue, anthropologue et philosophe, bientôt 102 ans, continue d'écrire et de donner des conférences, mais moins intensément qu'auparavant.

Les adolescents sont fragiles, parfois vulnérables, certains sont victimes de harcèlement et cela peut aller très loin. D'autres vont se tatouer, faire des piercings, au grand dam de leurs aînés. Les codes de la société ont changé. Le sociologue David Le Breton a travaillé sur les marqueurs tégumentaires : tatouages, piercings et scarifications. Des adolescents en quête d'identité font un tatouage ou un piercing, c'est une marque d'appartenance, un rite de passage comme il y en a chez les peuples premiers. Les piercings dans la bouche ou sur le nombril signalent que l'on coupe le cordon ombilical. Ces manières de décorer le corps, comme le port de bijoux, révèlent aussi une recherche d'esthétique ou une velléité de rébellion. Les scarifications signalent une volonté de « disparaître de soi » : on s'inflige une douleur pour en supprimer une autre, souvent morale. On voit là l'étroite connexion entre le corps et l'esprit.

Au début du vingtième siècle, Marcel Mauss raconte dans son petit livre « techniques du corps » que les Anglais et les Français avaient des façons différentes de bêcher dans les tranchées : les instruments n'étaient pas les mêmes, les Britanniques ont dû faire venir des bêtes d'Angleterre. Les façons de nager étaient aussi différentes d'un pays à l'autre, elles se sont uniformisées depuis. Les pratiques du quotidien, la manière de marcher, différaient d'une culture à l'autre. Cela se voit encore dans le rythme des marches militaires spécifiques à chaque pays. La biologie n'est pour rien dans ces différences, ce sont des facteurs sociaux.

A l'époque de Mauss, l'anthropologie est en plein essor, à côté de la biologie et de la psychologie. L'étude de l'homme en croisant toutes ces disciplines amène l'idée « d'homme total » (Mauss) ou « homme intégral ». Un élément important est la « socialisation », l'intériorisation des normes et valeurs sociales proposés par une société. Mauss appelle « habitus » la norme intériorisée, Bourdieu reprend le terme en parlant d'habitus culturel, de sexe ou de classe.

Selon le milieu social, on n'a pas la même manière d'appréhender la santé. Une étude du sociologue Luc Boltanski a montré que les ouvriers et les cadres « n'utilisent » pas leur corps de la même manière. Un ouvrier qui s'est blessé tardera plus à aller aux urgences, même s'il a une grosse entaille. C'est la dureté au mal. L'éducation joue un rôle, tel le discours tenu dans certains milieux aux petits garçons (« un garçon ça ne pleure pas », « ça va guérir tout seul »).

C onclusion

Deux grandes tendances sont perceptibles aujourd'hui : la conformité à l'apparence et l'usage du corps comme moyen d'expression individuel. Le corps est un produit du social mais aussi un producteur de sens. Il est complexe, par lui-même et par les interactions sociales. Je vous renvoie encore une fois aux travaux de Marcel Mauss.

On nous parle aujourd'hui d'« homme augmenté », de « transhumanisme ». Est-ce que ce sera un pharmakon, à la fois remède et poison ? Tout dépend du dosage. Est-ce que ce sera une solution vertueuse pour les personnes en situation de handicap qui retrouveraient l'usage d'un élément perdu ou altéré du corps ? Mais au-delà, avec d'autres pratiques moins vertueuses, que deviendrait notre identité ? Que deviendrait « l'être humain » ?

LE CORPS ECCLÉSIAL : BLESSURES ET RÉSILIENCE

Marie Monnet

« Ceci est mon corps » : cette parole de Jésus nous conduit à réfléchir ensemble au corps ecclésial que nous formons, bien au-delà des frontières visibles de ce que l'on appelle l'Eglise. Le contexte est particulièrement impactant ces derniers mois, ces dernières années et c'est pourquoi j'ai intitulé la conférence « Blessures et résilience ».

Les sujets qui vont être abordés ne sont pas particulièrement faciles et peuvent être blessants pour certains et certaines d'entre nous. Nous allons essayer de le faire ensemble sans avoir la prétention d'avoir des réponses : il s'agit simplement d'oser se poser quelques questions et d'essayer de grandir un peu en lucidité, si besoin, et d'esquisser un chemin qui, des blessures, va vers la résilience.

La résilience, notion d'abord technique dans l'aéronautique, c'est la capacité d'un être humain à rebondir après l'épreuve. Le choc demeure, le tissu reste cicatriciel, cela n'efface pas le mal qui affecte quelqu'un, mais ce dernier a en lui, ou dans un système autour de lui, un écosystème, la capacité, les ressources pour rebondir et poursuivre son itinéraire. Quand on parle du corps ecclésial, on parle d'un corps blessé. C'est d'abord celui de Jésus. Le corps du Ressuscité est un corps stigmatisé : l'apôtre Thomas, pour croire que Jésus est bien ressuscité, va mettre la main dans la plaie du côté de Jésus. . .

P résentation

Nous commencerons par nous pencher sur le contexte général. Que veut dire pour aujourd'hui cette phrase « ceci est mon corps » ? Qu'est-ce que la notion de corps ecclésial ?

Puis nous essaierons ensemble de cheminer à travers les récits bibliques de l'Ancien Testament au Nouveau Testament et dans l'histoire du christianisme pour essayer d'avoir quelques exemples de ces crises qui affectent le corps ecclésial. La crise que nous traversons aujourd'hui est-elle la première ? La réponse est évidemment non. Pour une part, cela peut être rassurant parce qu'on peut puiser peut-être dans les récits bibliques et dans l'histoire de l'église des ressources pour penser la crise actuelle.

Le dernier point, ce sera la résilience à proprement parler, ce rebond dont j'ai évoqué en introduction : quelle piste de réflexion peut on essayer de formuler ensemble pour quelles actions de restauration ? La restauration est un mot très employé aujourd'hui, très à la mode. On en emploie d'autres : la réparation. Il y a un très beau roman qui s'appelle « Réparer les vivants ». C'est la notion même du recyclage qui est aujourd'hui à l'œuvre au cœur de nos sociétés contemporaines : on ne jette plus, on recycle, on fait revivre un objet, on lui donne une seconde vie, et, se faisant, on l'enrichit d'un autre symbolisme, on l'enrichit d'une autre vie. Ce n'est pas la même vie qui se poursuit, c'est une deuxième vie qui reprend. Dans ce contexte là, quelle piste peut on esquisser pour notre corps ecclésial ?

L e contexte

Recherche sur internet

Comme à mon habitude, pour essayer d'hummer l'air du temps, je frappe quelques mots sur le moteur de recherche Google et j'analyse les résultats de la recherche.

Cet algorithme fait monter en première réponse pour « Ceci est mon corps » un film de 2013 : « Un curé tombe amoureux d'une actrice névrosée... Il monte à Paris pour tenter sa chance auprès d'elle ». Je ne vous cache pas avoir éprouvé un certain embarras et je me suis quand même interrogée pour savoir si j'allais continuer cette enquête dite méthodologique, mais j'ai joué le jeu.

Deuxième réponse de Google, un deuxième film moins récent de 2001. Je vous résume l'histoire : « Antoine a un avenir tracé d'avance. Etudiant d'HEC, il succèdera tôt ou tard au poste de son père, à la tête d'une entreprise en pleine expansion. Antoine est brillant, mais il s'ennuie. Par jeu ou par défi, pour se prouver qu'il n'est pas définitivement coincé sur un rail, il accepte un premier rôle dans un film en préparation. C'est le scandale. Antoine se heurte à ses parents un brin réac', tandis que Kate, une réalisatrice, l'incite à quitter le droit chemin. »

Troisième réponse : « Ceci est mon corps donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Et pour la coupe, il fait de même à la fin du repas ». C'est une citation, un petit peu reprise, de l'Evangile de Luc au chapitre 22, du site des dominicains Théobulle destiné aux enfant. Soulagement !

Puis Google poursuit avec trois autres résultats. D'abord un livre de six autrices qui s'adressent aux autres femmes et écrivent en 2020, dans la foulée de « Me Too » : « Mon corps est sacré et doit être respecté ». Puis un livre qui vise à lutter contre les addictions et annonce : « Quand on est jeune, riche et désœuvré, les occasions ne manquent pas de s'adonner à des plaisirs dangereux ». Enfin le livre d'Anne Lecu, sœur dominicaine, « Ceci est mon corps », ouvrage sur l'Eucharistie.

Quelle vision ?

J'ai trouvé ces résultats extrêmement intéressants parce que vous y voyez entremêlé ce qui est notre culture à nous (quand on entend « Ceci est mon corps », on pense aux paroles de Jésus, au moment où il institue ce qu'ensuite on va développer comme étant l'Eucharistie) et ce qui relève de la culture contemporaine et paraît bien différent. Ces deux visions sont-elles si éloignées que cela ?

C'est la question que je me suis posée en essayant de rapprocher ces résultats et les notions qu'ils charrient avec d'autres résultats qu'on peut puiser dans la presse catholique ou dans les rapports émis par l'Eglise de France ces dernières années, dont celui de la CIIASE. Ce rapport a été produit en 2021 pour faire état de la vaste enquête sur les abus, notamment sexuels, commis dans l'Eglise depuis plusieurs décennies.

Ceci est mon corps	
GOOGLE	CIIASE/PRESSE
○ RELATION	○ RELATION
○ AMOUR	○ AMOUR, AMITIE
○ DON DE SOI	○ AMOUR d'AMITIE
○ PASSION	○ JUSQU'AU BOUT
○ INTENSITE	○ TOUT DONNER
○ FATALITE	○ EMPRISE
○ SACRIFICE	○ PROIE, HOLOCAUSTE
○ TRANSGRESSION	○ SCANDALES, PROCES, CIIASE, CRR

Pour Google, il est question de relation, de relation à l'autre, qu'on peut qualifier d'amour, d'une forme d'amour. Il est question de don de soi : ce sont des êtres qui sortent d'eux-mêmes pour aller en rejoindre un autre. C'est marqué quand même par une forte intensité, la passion : ce ne sont pas des petits amours qui vous laissent tranquille, mais plutôt qui vous font dérailler de votre vie quotidienne. On constate aussi une espèce de fatalité. Dans les résultats qu'on a vus, on sent quand même que les êtres ne sont pas tout à fait libres de ce qu'ils font : ils sont mus par une force qui les porte à aller au-delà d'eux-mêmes. Dans ce film de 2001, le garçon veut sortir des rails : il y a quelque chose qui l'attire hors de lui, pour ne pas être justement dans quelque chose qui l'assigne à reproduire le modèle familial. Il y a même la notion d'un sacrifice : il va peut-être mettre sa carrière en jeu. Pour le curé qui va rejoindre une actrice névrosée, il y a comme une force qui le meut, presque un sacrifice : on connaît ce type d'histoire dans nos propres communautés. Et puis il y a évidemment un très fort sens de la transgression : on passe la limite, on va au-delà de ce qui était prévu, on va au-delà de ce que la société dessine, que ce soit la cellule familiale, ou la société de manière un petit peu plus large.

Pour la CIIASE et la presse, j'ai repris des mots issus de ces deux sources. C'est beaucoup plus dur à admettre, mais il est aussi question de relation. De relation qui dégénère mais de relation quand même. Ce ne sont pas des trajectoires d'être isolé. Au contraire, c'est tellement des relations interpersonnelles qu'il s'agit d'un système de relation et d'un système qui dérive.

Il est question d'amour, d'amitié et de cette expression d' « amour d'amitié » qui est le lieu de la dérive (une espèce de confusion entre ces deux notions qui dérive vers une troisième qui n'a plus rien à voir, ni avec l'amour, ni avec l'amitié). Mais aussi du don de soi et de passion, avec cette notion d' « aller jusqu'au bout ». Les victimes témoignent qu'on leur présentait ces relations abusives comme le don d'elle-même jusqu'au bout, à l'image de Jésus-Christ.

Je dis tout de suite qu'il s'agit de dérives, d'abus, de perversion : dans cette colonne de droite, on vient pervertir des notions qui sont saines par elles-mêmes. Voilà ce qui arrive quand on a le sentiment dans l'Eglise ou dans la vie chrétienne d'être meilleur que dans la société contemporaine. Je voulais simplement en introduction vous montrer que ce qui se passe dans nos propres groupes, dans notre corps ecclésial, est très proche de ce qu'on peut lire en écho dans la culture d'aujourd'hui.

A ce mot « fatalité » en colonne Google fait écho la notion d'emprise. Les victimes témoignent qu'elles sont prises dans un engrenage et que très vite l'emprise, les prive de leur liberté d'agir, de réagir. Elles sont dans un état de sidération (absence de mouvement) : ce n'est plus possible de réfléchir dans sa tête, il se forme un espèce de brouillard. On entre donc dans une fatalité et vous avez des religieuses - je suis bien placée pour en témoigner puisque je fais partie du monde de la vie religieuse, qui disent aujourd'hui qu'elles ont vécu ces relations d'emprise sur des décennies ! C'est dire à quel point l'emprise est puissante : je pense à cette femme, Michèle Feno, qui dit à 60 ans « J'ai vécu 40 ans d'emprise ». Il y a là une forme de fatalité, comme si sa vie s'écrivait sans elle.

Ensuite, il y a la notion de sacrifice. Dans le monde des abus, il est question de proie. Pas n'importe quelle proie : la « proie d'amour », comme si de rajouter le mot « amour », enlevait tout le cynisme de ce qu'est une proie ! La proie est livrée à un autre qui en dispose, comme si c'était un objet. Ce mot « proie » fait écho à la notion d'un sacrifice. Un autre terme revient souvent, celui d'holocauste, d'holocauste de l'intelligence par exemple. Quand la victime vient à s'interroger pour savoir si ce qu'elle vit correspond à ses valeurs, aux valeurs évangéliques ou aux engagements pris, on l'invite à faire l'holocauste de son intelligence, ni plus ni moins, c'est-à-dire d'offrir à Dieu, comme sacrifice vivant, son intelligence pour surtout ne pas se poser trop de questions, mettre en veilleuse sa boussole intérieure et se laisser faire. L'holocauste de l'intelligence, c'est une manière de désactiver la vigilance de la victime.

Le dernier mot retrouvé dans les résultats de Google, c'est le mot transgression que l'on retrouve dans la CIIA à travers les scandales. Certains des agresseurs sont aujourd'hui devant des cours d'assise pour en rendre compte. Je suis avocate de profession, donc la transgression c'est un phénomène que je connais et que je fréquente au quotidien puisque mes clients en général la pratiquent facilement. Dans l'Eglise aujourd'hui, il est question de cette transgression, là, au point que ces crimes sont devant des cours d'assise pour être jugés.

Quelle souffrance ?

Approfondissons un tout petit peu le contexte de ces abus, de ces scandales, de cette souffrance. Le corps est le lieu de la souffrance. C'est à travers notre corps que nous souffrons ou éprouvons des choses positives comme la joie.

Aujourd'hui, il y a les victimes identifiées, les victimes directes qui ont vécu ou qui vivent malheureusement encore ces abus. Mais il y a aussi les victimes indirectes que nous sommes tous en étant membre du corps ecclésial. Dans le système judiciaire, on parle de victimes par ricochet. Cette notion est intéressante parce qu'avec le ricochet, il y a plusieurs étapes : cela éclabousse un peu tout le monde ! Comme membre du corps ecclésial, nous qui confessons Jésus-Christ au sein de ce que l'on appelle l'Eglise catholique, nous sommes tous aujourd'hui victimes indirectes de ces scandales.

On peut décliner les conséquences : il y a des démissions d'évêques ; il y a des réductions dites « à l'état laïc », plus ou moins à marche forcée dans certains cas ; il y a des impacts sur l'opinion publique (pour nous religieux, ce n'est pas facile à vivre tous les jours, quand on se demande un peu ce qui va tomber le lendemain) ; les églises sont vides (le COVID n'est pas le seul en cause) ; il y a la chute des vocations (au diocèse de Paris, c'est 25 ou 30 % de moins que l'année dernière) ; et le plus grave, me semble-t-il, il y a la non-transmission de la foi puisque notre finalité c'est quand même de transmettre ce trésor qu'est la foi chrétienne. Le scandale, c'est le caillou qui fait trébucher sur le chemin. L'expression est beaucoup trop faible : en ce moment, c'est carrément une impasse ; il y a un énorme bloc qui empêche d'annoncer le vrai visage de Dieu, dans une vraie communion ecclésiale.

Une trahison

Pour conclure au sujet de ce contexte, je vous rappelle cet extrait du rapport de la CIASE :

Rapport de la CIASE p.26 : *Ces violences sont encore plus intolérables lorsqu'elles se produisent dans une institution, comme l'Église catholique, dont la mission est de transmettre le salut et la vie et qui se réfère à cette parole évangélique : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). La commission a été intensément sensible à la **trahison de la mission de l'Église et du message de l'Évangile** que représentent les abus en son sein.*

J'aime bien cette phrase parce qu'on retrouve l'intensité : il ne faut pas perdre sa sensibilité dans tous ces scandales, le risque c'est de devenir insensible pour se protéger tellement c'est horrible.

Au-delà du problème qui est massif pour les victimes qui ne s'en remettent peut-être jamais, il y a aussi pour nous ce problème : « Que va devenir la mission de l'église ? Que va devenir ce message de l'Évangile que nous avons reçu en héritage et que nous sommes invités à transmettre malgré tout ? ».

1 Corps ecclésial

Le corps de Jésus / le corps ecclésial - le corps des enfants, femmes, victimes

Cette notion n'est pas une notion technique. Le corps de Jésus fait consonance avec le corps ecclésial (nous sommes membres du corps du Christ) et le corps de Jésus fait consonance aussi avec le corps des enfants, le corps des femmes, le corps des victimes (« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait »).

Mt 18,20 : *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.*

Notre communion est fondée sur sa présence à lui : il est là au milieu de nous.

1Co 12,27.12 : *Vous êtes **corps du Christ** et, chacun pour votre part, vous êtes membres de ce corps. Frères, prenons une comparaison : le corps ne fait qu'un, il a pourtant plusieurs membres ; et tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps. Il en est ainsi pour le Christ. C'est dans un unique Esprit, en effet, que nous tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés pour former **un seul corps**.*

Col 1,15-18 : *Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né, avant toute créature : en lui, tout fut créé, dans le ciel et sur la terre. Les êtres visibles et invisibles, Puissances, Principautés, Souverainetés, Dominations, tout est créé par lui et pour lui. Il est avant toute chose, et tout subsiste en lui. Il est aussi la **tête du corps**, la **tête de l'Église** : c'est lui le commencement, le premier-né d'entre les morts ...*

Quand le corps est impacté, c'est Jésus lui-même qui est impacté, c'est sa Parole qui est impactée, c'est tout ce qui le rend concret au monde qui est impacté.

Mt 25,40 : *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, **c'est à moi** que vous l'avez **fait**.*

Il va de soi que les enfants, ce sont les plus petits.

Mt 25,35-36 : ***J'avais faim**, et vous m'avez donné à manger ; **j'avais soif**, et vous m'avez donné à boire ; **j'étais un étranger**, et vous m'avez accueilli ; **j'étais nu**, et vous m'avez habillé ; **j'étais malade**, et vous m'avez visité ; **j'étais en prison**, et vous êtes venus jusqu'à moi !*

Si besoin était encore de démontrer que Jésus s'identifie au corps ecclésial, que nous sommes son corps à lui, qu'il est le premier à souffrir de nos abus, de nos dérives, voici le dialogue qui relate la rencontre de Saul sur le chemin de Damas :

Ac 9, 5 : *Il demanda : « Qui es-tu, Seigneur ? ». La voix répondit : « Je suis Jésus, **celui que tu persécutes** ».*

Je termine par cette citation pour laquelle je n'ai pas d'explication. J'ai interrogé mes frères dominicains qui n'ont pas de réponse !

Mt 24, 28 : *Si quelqu'un vous dit alors : « le Messie est ici », ou : « Il est là », ne le croyez pas, car de prétendus messies et de prétendus prophètes surgiront (...) Si donc on vous dit : « Le voici, il est dans le désert », n'y allez pas, ou : « Le voilà, il est dans un lieu secret », ne le croyez pas. (...) **Là où sera le cadavre, là se rassembleront les vautours.***

Le corps ressuscité de Jésus est un corps supplicié : c'est le même corps

Cela va être la clé de lecture de notre cheminement.

Jn 20, 24-27 : *L'un des douze, Thomas, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus était venu. Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « **Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas !** ». Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas avec eux. Jésus vient, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux, il dit : « La paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « **Avance ton doigt ici et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'incrédule, sois croyant.** »*



Dans ce texte, on voit bien que ce corps ressuscité est le corps supplicié. En d'autres termes, cela veut dire que nous n'effaçons pas les traces du mal, on n'effacera pas les cicatrices. Il ne s'agit pas, quand on parle de résilience, de vouloir oublier ce qui s'est passé : ce serait le pire qu'il soit.

Les victimes qui rentraient des camps de concentration n'avaient qu'une hantise, qu'on oublie ce qui s'était passé. Tout l'effort aujourd'hui du peuple juif, c'est de faire mémoire de la Shoah pour qu'on n'oublie pas qu'a été commis, un jour sur cette terre, l'innommable. Nous sommes là un peu dans un phénomène analogue. Certains d'entre nous trouvent qu'on parle un peu trop des abus et des victimes ; d'autres, comme moi, pensent le contraire. Je vois tous les efforts par exemple que fait Véronique Margron pour donner, à temps et à contretemps, la parole aux victimes, pour leur laisser le temps de s'exprimer pour justement que cela ne sombre pas dans l'oubli. Le chemin de résilience va commencer par la parole aux victimes. Pour que la victime parle, il faut qu'elle soit écoutée. C'est notre capacité d'écoute qui crée la possibilité pour la victime de parler. Les sœurs religieuses abusées n'ont pas parlé avant et pourtant le mal existait bien avant. Il s'agit de faits parfois très anciens. C'est parce qu'aujourd'hui elles ont le sentiment qu'elles peuvent être écoutées que cela crée en elles la capacité de parler. Nous avons peut-être vocation à être de l'autre côté de la chaîne de l'écoute, à tendre l'oreille en tant que chrétien avec la conviction que c'est justement amorcer le chemin de résilience. Première étape, l'écoute : laisser la place aux victimes pour s'exprimer.

D'où viendra la sortie de crise ?

Peut-on confier à l'institution ecclésiale en tant que telle, c'est-à-dire les responsables en titre, seule ou pas seule, le soin de se réformer et de trouver des solutions ? Qui est responsable de l'avenir ? Qui va prendre à bras le corps la résilience dont nous avons besoin ? Qui va la penser, plonger dans les abus et les abus sexuels (personne n'a vraiment envie de se contaminer la tête) ? Qui va l'analyser le processus de résilience ? La

guerre, disait Clémenceau, est une affaire trop grave pour la laisser aux militaires. Je vous laisse l'analogie... Alors, qui est qui est concerné ? Vous et moi ! Il faut entendre tout le monde dans ce « vous et moi ». Que tous se sentent concernés, attendus : la situation nous oblige. Je suis disciple du philosophe juif Levinas : pour lui, « l'autre me convoque ». Le mot Ecclesia, le mot « corps ecclésial », veut dire « convocation ». La situation dirait Levinas nous oblige au sens juridique. Une obligation est créée : la situation dans laquelle nous sommes plongés nous oblige, elle nous convoque face au crime, face à la trahison.

Je voudrais qu'ensemble nous essayions de chercher quelques ressources. Chacun y puisera ce dont il aura peut-être un jour besoin pour faire face à cette convocation et y répondre.

2 Crises qui l'affectent : dans la Bible, dans l'histoire du christianisme

Y a-t-il des extraits bibliques, des faits historiques ou des récits de crise qui peuvent nous inspirer aujourd'hui pour penser la crise contemporaine ? Je vous présente une sélection de petits extraits d'événements, comme un faisceau d'indices. Quand on fait une enquête pénale, et nous sommes dans quelque chose de cet ordre là, on cherche des faisceaux d'indices pour essayer de faire converger ce qu'on va appeler la vérité judiciaire, qui ne sera jamais la vraie vérité. Le chemin est balisé, on cherche des indices, cela fait faisceau et se dessine une réalité.

Ancien Testament : le veau d'or

Ex, 32,1-6 : *Le peuple vit que Moïse tardait à descendre de la montagne. Il se rassembla contre Aaron et lui dit : « Debout ! Fais-nous des dieux qui marchent devant nous. Car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé. » Aaron leur répondit : « Enlevez les boucles d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils, de vos filles, et apportez-les moi. » Tout le peuple se dépouilla des boucles d'or qu'ils avaient aux oreilles et ils les apportèrent à Aaron. Il reçut l'or de leurs mains, le façonna au burin et en fit un veau en métal fondu. Ils dirent alors : « Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte. » Ce que voyant, Aaron bâtit un autel en face du veau en métal fondu et il proclama : « Demain, fête pour le Seigneur ! » Le lendemain, levés de bon matin, ils offrirent des holocaustes et présentèrent des sacrifices de paix ; le peuple s'assit pour manger et boire ; puis il se leva pour se divertir.*

Le veau d'or, c'est massif. Le peuple, le collectif vit une énorme crise. Moïse avait gravé les tables de la Loi sur une pierre. Il va casser la pierre : il n'y a plus les tables de la Loi, elles ne sont plus enracinées, elles vont être déplacées, elles vont être relativisées.



C'est une crise majeure parce que le peuple tout entier va changer de Dieu. Que peut-il y avoir comme crise plus grave que de changer de Dieu ? C'est une crise de fidélité : on va parler de rupture complète de l'Alliance. Vous prenez une rupture d'alliance à un niveau individuel, vous en mesurez déjà la difficulté, l'intensité, le bouleversement que cela engendre dans une vie et là, vous le portez à l'échelon collectif. Rupture d'alliance, changement de régime complet. C'est la première crise collective qu'on peut identifier.

Dieu va proposer à Moïse de repartir à zéro, de devenir un autre patriarche et de lui offrir une descendance différente de ceux-là qui n'ont pas été très fidèles, puisque dès qu'il avait le dos tourné, ils se sont tournés vers un autre, Aaron, et ils ont adoré un nouveau Dieu. Moïse refuse. Il dit à Dieu « Tu les as fait sortir d'Égypte, il ne faut quand même pas revenir en arrière : on va aller au-delà de la crise, on va aller au-delà de la faute ». Dans cet épisode du veau d'or, il est intéressant de noter que c'est une énorme crise mais que d'emblée il y a une résilience, une sortie de crise. Il y a un refus de la crise pour la crise, et Moïse a ce courage, alors que c'est lui qui est trahi aussi, de refuser de s'en sortir lui, pour dépasser l'infidélité des autres et poursuivre avec eux le chemin. Là, il peut y avoir quelques analogies avec notre propre cheminement.

Ancien Testament : les rois infidèles

Dans la Bible, presque tous les rois sont infidèles. C'est ainsi que l'Exil, ce fameux mouvement d'exil à Babylone est interprété comme un châtement, une sanction. Les Hébreux (le peuple, le corps collectif) sont déracinés, perdent le Temple. Ils doivent se réorganiser autrement. Quand ils vont revenir, cela va être une résilience. Ils vont retrouver les textes de la Loi, leur roi va les faire proclamer sur le Temple. Mais ce ne sont pas les textes d'avant le départ en Exil, mais ceux qui ont été écrits en Exil. Dans ce cheminement là, il y a une vraie résilience. Il y a un départ en Exil qui est conçu comme une sanction mais il va y avoir un retour qui est différent : on ne revient pas à la case départ ! Il y a une rupture.

Dans ce long récit biblique long, ce cheminement, il y a des moments de rupture, de crise. Par analogie, pour nous aussi, dans notre propre cheminement, il y a des moments de crise qui ne sont pas des moments de fin en soi mais qui sont des moments où on peut revenir, se retourner (mouvement de conversion dans la spiritualité). Mais ce n'est jamais identique à la situation de départ. Cela fait consonance avec la résilience, cette capacité de rebond. On poursuit le chemin mais ce ne sera pas le même corps.

On constate que toute l'histoire biblique se construit sur une capacité de résilience. Tout l'enjeu pour nous va être d'essayer d'assimiler cette résilience biblique comme étant nôtre aussi, puisque nous faisons partie de cette histoire là.

Ancien Testament : les prophètes

Le prophète est celui qui va parler en temps de crise. C'est celui qui ouvre sa bouche quand cela va très mal, pour dire en général des choses qui ne plaisent pas parce qu'il dénonce des situations ou annonce des choses qui ne sont pas encore audibles. Prendre le risque pour moi de parler de résilience, alors que l'on en est au tout début de l'émergence de cette crise, est déjà légèrement décalé. C'est comme cela que fonctionnent les prophètes.

Ez 37,1-10 : *La main du Seigneur se posa sur moi, par son esprit il m'emporta et me déposa au milieu d'une vallée ; elle était **pleine d'ossements**. Il me fit circuler parmi eux ; le sol de la vallée en était couvert, et ils étaient **tout à fait desséchés**. Alors le Seigneur me dit : « Fils d'homme, ces ossements peuvent-ils revivre ? » Je lui répondis : « Seigneur Dieu, c'est toi qui le sais ! » Il me dit alors : « Prophétise sur ces ossements. Tu leur diras : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur : Ainsi parle le Seigneur Dieu à ces ossements : Je vais faire entrer en vous l'esprit, et vous vivrez. **Je vais mettre sur vous des nerfs, vous couvrir de chair, et vous revêtir de peau** ; je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez. Alors vous saurez que Je suis le Seigneur. » Je prophétisai, comme j'en avais reçu l'ordre. Pendant que je prophétisais, il y eut un bruit, puis une violente secousse, et **les ossements se rapprochèrent les uns des autres**. Je vis qu'ils se couvraient de **nerfs**, la **chair** repoussait, la **peau** les recouvrait, mais il n'y avait pas d'esprit en eux. Le Seigneur me dit alors : « Adresse une prophétie à l'esprit, prophétise, fils d'homme. Dis à l'esprit : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Viens des quatre vents, **esprit ! Souffle sur ces morts, et qu'ils vivent !** » Je prophétisai, comme il m'en avait donné l'ordre, et l'esprit entra en eux ; ils revinrent à la vie, et **ils se dressèrent sur leurs pieds** : c'était **une armée immense** !*

Ézéchiël est le grand prophète de l'Exil et du retour d'Exil. C'est très concret, mais c'est une très belle image aussi pour parler de certaines situations que nous traversons !

Ce texte est souvent pris pour préfiguration de la Résurrection. Mais il est d'abord écrit pour une sorte de résilience nationale, collective : ce peuple, qui est parti en exil, a fait rupture, revient mais il n'a plus la conscience de toute l'unité qu'il avait au départ. Il s'agit de prophétiser une parole qui va susciter la vie : les nerfs, la chair, etc.



C'est très intéressant pour nous : que diriez vous si le Seigneur s'adressait à vous en direct en disant aujourd'hui « Prophétisez en ce temps de crise ! ». Quelles seraient les paroles à annoncer aujourd'hui ? Nous n'avons pas la réponse mais il est important de comprendre que, dans le processus de la résilience, c'est par la parole que la vie va revenir.

Nouveau Testament : la tempête apaisée



La barque, dans laquelle certains voient l'Eglise, est prise dans la tempête et Jésus semble dormir. Il est mort en quelque sorte, et il se réveille. Il y a donc une résilience : son corps à lui se relève.

Dans la résilience, il y a un peu cette idée, comme avec un ressort, d'une vie qui reprend, qui rebondit, et il calme la tempête. C'est un faisceau d'indices, on a une première image de la résilience biblique au niveau collectif. La suite, c'est Pierre qui s'élance pour marcher sur les eaux, puis qui prend peur (ce n'est pas tout à fait naturel !) et qui coule. On peut quitter la barque, on peut quitter le groupe, on peut quitter l'Eglise et parfois c'est même nécessaire pour rencontrer Jésus et pour faire la vérité. Il faut faire rupture. En disant cela, j'ai bien conscience que je vais à l'encontre de beaucoup d'éléments théologiques, mais je le dis quand même ! Dans cette histoire de Pierre qui s'élance hors de la barque, on peut y voir cette nécessité de quitter le groupe pour faire la vraie rencontre de Jésus-Christ et faire la vérité. On peut même avoir l'impression de couler à ce moment là, de quitter la sécurité et on peut avoir peur. Le processus de résilience n'annule pas la peur, le danger, le risque. C'est même plutôt l'inverse. Si on lit ces textes là aujourd'hui, c'est que c'est toujours actuel.

Nouveau Testament : le point de vue de Jésus sur les disciples

Jésus vient de demander aux disciples « Pour vous, qui suis-je ? ».

Mt 16, 21-23 : *Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches : « Dieu t'en garde, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. » Mais lui, se retournant, dit à Pierre : « **Passe derrière moi, Satan !** Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »*

C'est le corps de Jésus qui est livré. C'est l'annonce de la Passion dans le corps de Jésus. C'est ce que Pierre ne va pas supporter : il lui fait de vifs reproches ! Comment lui, le Messie peut se livrer comme cela à la destruction ? C'est contrevenir à toute l'idée qu'on se fait de Dieu.

Jésus se retourne, corrige Pierre, et c'est la seule fois dans la Bible que quelqu'un est traité de Satan. Parmi les disciples que nous sommes et parmi ceux que nous côtoyons, il y a des gens qui sont comme Pierre, peut-être c'est moi aussi, qui font obstacle au vrai Dieu. Etre Satan, cela veut dire l'opposé même du vrai Dieu. Il y a parfois, dans nos propres déclarations, dans nos propres intentions et dans celles des disciples, des obstacles au vrai Dieu.

Ce vrai Dieu se révèle comme celui qui va souffrir. Ce Dieu là n'est pas tout-puissant. Il veut assumer en lui une part de vulnérabilité, de petitesse.

Mt 17, 14-17 : *Un homme s'approcha de lui, et tombant à ses genoux, il dit : « Seigneur, prends pitié de mon fils. Il est épileptique et il souffre beaucoup. Souvent il tombe dans le feu et, souvent aussi, dans l'eau. Je l'ai amené à tes disciples, mais ils n'ont pas pu le guérir. » Prenant la parole, Jésus dit : « Génération incroyante et dévoyée, combien de temps devrai-je rester avec vous ? **Combien de temps devrai-je vous supporter ? Amenez-le-moi.** »*

Dans la crise actuelle, il faut entendre cette parole de Dieu.

Ce texte nous amène à la femme qui perd du sang.

Mc 5, 25-29 : *Une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal.*

On peut voir dans ce passage une image de l'Eglise actuelle : aujourd'hui, tout comme la femme dont il est question dans cet extrait, l'Eglise perd du sang, perd de sa substance. La femme n'est pas en relation directe avec Jésus, mais elle va toucher sa tunique. Certains y voient la médiation de l'Eglise. La femme dit que les médecins ne l'ont pas aidée, c'est-à-dire que ceux qui auraient dû l'aider ne l'ont pas fait. Nous aussi parfois, on a attendu de l'aide de l'Eglise et elle ne l'a pas donnée. La foi ouvre ici une possibilité de lucidité, de sortir peut-être de schémas infantiles pour permettre d'aller au-delà du désespoir.

Ac 9, 1-6 : *Saul était toujours animé d' **une rage meurtrière contre les disciples du Seigneur**. Il alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des hommes et des femmes qui suivaient le Chemin du Seigneur, il les amène enchaînés à Jérusalem. Comme il était en route et approchait de Damas, soudain une lumière venant du ciel l'enveloppa de sa clarté. Il fut précipité à terre ; il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? » Il demanda : « Qui es-tu, Seigneur ? » La voix répondit : « **Je suis Jésus, celui que tu persécutes. Relève-toi** et entre dans la ville : on te dira ce que tu dois faire. »*

Aujourd'hui, on parle de crime : un meurtre, c'est cela.

Ac 9, 10-16 : *Il y avait à Damas un disciple nommé Ananie. Dans une vision, le Seigneur lui dit : « Ananie ! » Il répondit : « Me voici, Seigneur. » Le Seigneur reprit : « Lève-toi, va dans la rue appelée rue Droite, chez Jude : tu demanderas un homme de Tarse nommé Saul. Il est en prière, et il a eu cette vision : un homme, du nom d'Ananie, entrain et lui imposait les mains pour lui rendre la vue. » Ananie répondit : « Seigneur, j'ai beaucoup entendu parler de cet homme, et de **tout le mal qu'il a fait subir à tes fidèles** à Jérusalem. Il est ici, après avoir reçu de la part des grands prêtres le pouvoir d'enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom. » Mais le Seigneur lui dit : « **Va ! car cet homme est l'instrument que j'ai choisi** pour faire parvenir mon nom auprès des nations, des rois et des fils d'Israël. Et moi, je lui montrerai tout ce qu'il lui faudra souffrir pour mon nom. » Ananie partit donc et entra dans la maison. Il imposa les mains à Saul, en disant : « Saul, mon frère, ... »*

C'est un texte extrêmement intense, dense, qui montre que, dans le processus de résilience, il y a des renversements extrêmement fulgurants par moments qui ne peuvent pas s'expliquer par eux-mêmes, par des motivations humaines, des simples vues humaines. On voit bien que, dans ce récit, il y a l'intervention d'une révélation du Seigneur qui vient parler à Ananie directement. Cela veut dire que dans nos propres existences, il y a un moment où des situations peuvent se retourner complètement sans que nous en ayons même l'initiative. Elles peuvent se retourner positivement parce que négativement, on le sait bien puisqu'il s'agit de notre capacité à produire des scénarios catastrophe. On sait bien que cela peut être pire demain qu'aujourd'hui mais penser que cela puisse être bien mieux demain qu'aujourd'hui, c'est un acte de foi. C'est l'intervention d'un Autre qui, quelque part, vient faire une sorte de petite pichenette pour que la situation directement change du tout au tout et que celui qui était le persécuteur, devienne le plus grand et le premier diffuseur de l'Évangile sur tout le bassin méditerranéen jusqu'à Rome. Celui dont on parle là, Saul, qui était pris d'une rage meurtrière, qui se plaisait à massacrer les autres, qui jouissait face au martyr d'Etienne, c'est celui là même qui va devenir le premier et le plus grand diffuseur du christianisme !

Ac 9, 20-21 : *... Sans plus attendre, il proclamait Jésus dans les synagogues, affirmant que celui-ci est le Fils de Dieu. Tous ceux qui écoutaient étaient stupéfaits et disaient : « **N'est-ce pas lui qui, à Jérusalem, s'acharnait contre** ceux qui invoquent ce nom-là, et n'est-il pas venu ici afin de les ramener enchaînés chez les grands prêtres ? »*

Et cela se passe en quelques secondes. Dans nos propres existences, par moment, la vie bascule du bon côté en quelques secondes. C'est là le plus difficile, mais le plus prometteur acte de foi à poser.

Histoire du christianisme : les « Lapsi »

L'histoire du christianisme, c'est une succession de crises : à toutes les époques, il y en a eu.

Les Lapsis sont ceux qui ont renié parmi les premiers chrétiens parce que la pression était trop forte. Ils ont renoncé à la foi chrétienne pour réintégrer la religion dominante romaine. Ce sont des renégats : ils ont renoncé à la foi. La question qui a traversé cette époque là, dans les tous premiers siècles du christianisme, c'était de savoir comment réintégrer les lapsis, ceux qui avaient renié.

C'est assez proche de certaines questions que l'on peut se poser aujourd'hui. Est-ce qu'il suffit d'éliminer les agresseurs en disant qu'ils n'appartiennent plus à l'Eglise, qu'ils sont excommuniés ou qu'ils ne sont plus prêtres ou religieux ? Va-t-on plus loin en inventant un processus de réintégration possible ? Est-ce que dans le cadre du drame familial qu'est l'inceste, la seule solution est de couper complètement avec la personne ? Ce n'est pas si simple quand il s'agit du père ou d'un proche. Tout l'enjeu va être d'aller au-delà sans nier le mal en aucun cas et de penser un tissu social cicatriciel. Un tissu social, ce qui veut dire de relation et d'interdépendance.

Il y a dans cette crise des lapsis une ressource possible. Dans l'Eglise de Lyon, les martyrs (Sainte Blandine, Saint Pothin...) confessaient la foi au nom du Christ, pardonnaient au lapsis et leur acte de martyr engendrait la réintégration, le pardon de ceux qui avait renié. Des lettres ont été écrites de l'Eglise de Lyon vers l'Eglise d'Asie Mineure, où des personnes aussi avaient trahi mais où ce n'est cette option qui avait été prise. Ces textes très anciens racontent cette histoire et montrent que, face au même problème, il y a deux églises différentes à Lyon et Asie Mineure qui ont réagi différemment. L'église de Lyon y explique la voie qu'elle a choisi pour essayer d'aller au-delà de la faute, au-delà de la fracture, au-delà de la rupture.

Histoire du christianisme : les chrétiens du Japon

Quand le corps ecclésial est cassé, comment sait-il, peut-il se reconstituer ?

Au 16^e, 17^e siècle, il y a une très grande persécution des chrétiens au Japon par les autorités féodales de l'époque et tout le clergé a été tué.

Dans le film « Le grand silence » qui relate cette période, on peut constater que les chrétiens ont continué à être chrétiens durant des décennies sans aucun clergé. C'est une ressource pour aujourd'hui. Quand les missionnaires sont arrivés à nouveau, quelques décennies plus tard, ils ont trouvé encore des chrétiens.

La crise aujourd'hui touche particulièrement le clergé et les religieux. Il est intéressant de constater que, même sans clergé ni religieux, le corps ecclésial continue à vivre, bon an mal an, mais tout de même à vivre.

Histoire du christianisme : la séparation de l'Eglise et de l'Etat (loi 1905)

La loi de 1905 vient après des débats pendant des décennies. Le résultat, c'est que les religieux sont expulsés et que les bâtiments et les biens de l'Eglise sont confisqués. Les cathédrales et les églises deviennent la propriété des communes. La plupart des catholiques avaient très peur de cette séparation de l'Eglise et de l'Etat, comme si la protection de l'Etat allait manquer au catholicisme et que l'Eglise n'allait jamais survivre à une telle crise.

Aujourd'hui, quand Notre-Dame a brûlé, tout le monde s'est félicité que la cathédrale soit restaurée par l'Etat. Et dans beaucoup de cas, on est quand même content de ne plus avoir les bâtiments. C'est très concret, très matériel mais c'est une forme de résilience face à ce qui était perçu comme un mal. Une séparation n'est jamais facile. A surgi une nouvelle situation qui a obligé à une réorganisation qui nous donne une liberté qu'on n'aurait pas si on était vraiment lié à l'Etat, avec quand même une forme de dépendance à celui qui paye.

3 - Résilience : quelles pistes de réflexion, actions de restauration ?

Lumière

Les faits qui sont dénoncés concernent énormément de choses qui ont eu lieu dans le passé, dans les décennies d'avant. La situation n'a donc pas radicalement changé dernièrement. C'est une situation qui existait mais le grand mérite de cette crise, c'est d'avoir aidé à faire la vérité et donc à sortir aussi de certaines illusions d'une réalité parfaite qui, en fait, couvrait les abus épouvantables. Le chemin de résilience passe déjà par cette lumière qui est faite.

Justice

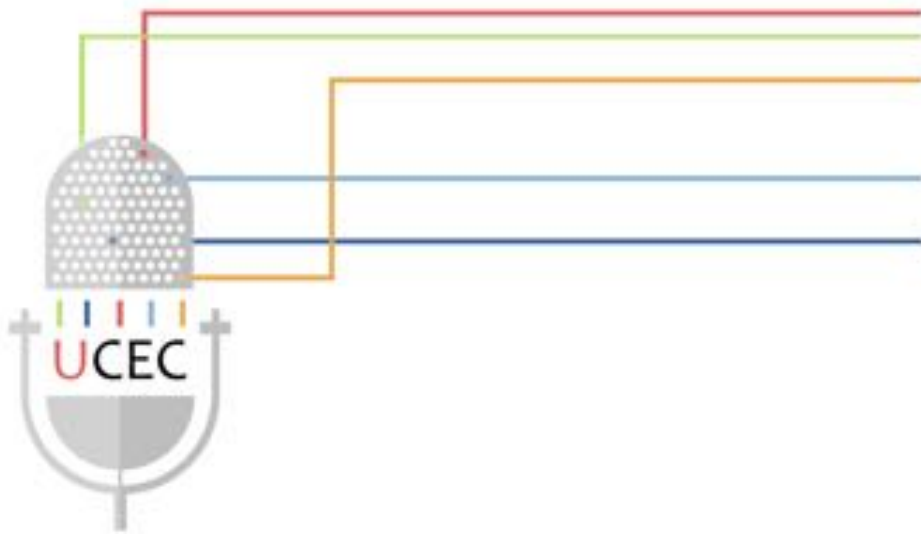
Faire la justice, c'est accepter l'intervention d'un tiers pour sortir de la confusion. Cette définition assez personnelle de la justice est le reflet de ce que je constate au quotidien. Quand on confie une affaire à la justice, quand on dénonce une affaire à la justice, c'est qu'on s'en remet à un juge, qui lui-même va s'en remettre à des services d'enquête. Il y a toute une procédure, c'est-à-dire une forme du procès, qui vient garantir une forme d'équité, d'égalité, qui va garantir à la fois l'accès des victimes à la justice mais aussi les droits de la défense. C'est ce qu'on appelle la procédure du contradictoire : chacun a droit à la parole. C'est organisé dans un procès : chacun va pouvoir parler.

Dans la crise actuelle, cette justice me paraît très importante comme une étape fondamentale, indispensable, pour que des tiers viennent apporter ce qu'il manque peut-être d'objectivité aux situations confuses, qui elles-mêmes sont source des abus.

Cela est tout à fait nouveau : dénoncer les faits à la justice, c'est récent (deux, trois ans, peut-être cinq ans). Avant, on avait tendance à dire comme on fait tous, même en famille, « laver son linge sale en famille ». Cela étouffe les affaires et permet surtout ne pas entrer dans une démarche où il y aurait l'irruption d'un tiers perçu comme une menace. C'est l'inverse : la menace, c'est quand il n'y a pas de tiers.

Réparation, parole, restauration

A partir du moment où la vérité se fait, où la justice fait son œuvre, la possibilité s'ouvre, pas immédiatement mais au terme de ces étapes, d'une réparation, c'est-à-dire de voir sa vie restaurée, résiliente, ressuscitée, et celle aussi du corps ecclésial. A partir du moment où tout ce travail de vérité est fait, où la justice va passer, le corps ecclésial tout entier, tout comme nous étions victimes au départ, va entrer dans un processus de restauration pour lui-même et offrir de nouvelles possibilités d'annoncer ce pour quoi nous sommes faits, c'est-à-dire d'annoncer l'évangile de Jésus-Christ.



UNIVERSITÉ CHRÉTIENNE D'ÉTÉ DE CASTANET TOLOSAN



Réflexion



Débat



Convivialité

Depuis sa création en 2008 par Jean-Marc Gayraud, frère dominicain, l'UCEC propose chaque année, au début des vacances d'été et sur trois jours, une "Université d'Eté". Il s'agit d'un espace de conférences-débats qui se déclinent en 6 modules, où divers thèmes relatifs à des préoccupations actuelles sont traités. Plusieurs intervenants, reconnus pour leur compétence, sont invités pour l'occasion.

Cette démarche d'inspiration chrétienne se veut largement ouverte à toute confession et tout courant de pensée. Le propos est d'être un espace de débat, de confrontation d'idées et de points de vue différents. L'UCEC souhaite alimenter toute forme de questionnements contemporains en les reliant aux sources vives de la pensée chrétienne et de toute sagesse humaine.

Cette Université est ouverte gratuitement à tous. Un site "uceccastanet.com" sert de support de communication.

Un thème particulier est traité chaque année. La session 2023 a été construite autour du thème "Ceci est MON CORPS".